

106

MATCH

**LE GOU M VEILLE SUR
LA PISTE IMPÉRIALE**

36.787

11 JANVIER 1940 **2^{fr}**

La Science Médicale supprime l'ECZEMA

VEGEBOM
du **D^r MIOT**

Merveilleux
Remède Végétal,
Arrête
Instantanément les
Démangeaisons

Des Milliers de
Cures Surprenantes.



Une petite application... et les démangeaisons cessent !

Partout les médecins constatent que les cas d'eczéma rebelle, même les plus anciens, cèdent très rapidement devant la puissance curative de VEGEBOM du Dr Miot. Les succès surprenants obtenus dans des milliers de cas ont fait de ce remède remarquable le traitement préféré des médecins pour combattre efficacement les maladies de peau, ulcères, boutons, etc.

Madame Dufour est surprise du rapide soulagement. Sa peau est complètement saine maintenant et de ce fait sa vie est changée.

Le cas de Mme Dufour, par exemple, est encore une preuve des résultats rapides et efficaces qu'on obtient avec VEGEBOM. Elle était tourmentée continuellement par un eczéma des mains et des jambes qui l'avait obligée à cesser son travail de comptable. Rebelle à tout traitement, elle désespérait de s'en débarrasser, quand, pour son bonheur, un médecin spécialiste lui ordonna l'emploi de VEGEBOM du Dr Miot. A son grand étonnement l'irritation et les démangeaisons se calmèrent immédiatement après la première application. Peu à peu les croûtes tombèrent et dix jours après le médecin constata

que l'eczéma avait complètement disparu, faisant place à une nouvelle peau saine. Mme Dufour put reprendre son travail et elle déclare maintenant que VEGEBOM a changé sa vie. VEGEBOM agit aussi vite parce que ses riches huiles et plantes médicinales — les plus adoucissantes et les plus curatives connues de la Science — pénètrent instantanément à travers la peau jusqu'à la racine même du mal où elles calment, décongestionnent et cicatrisent. Les ulcères, abcès, boutons, acné, gerçures, disparaissent complètement avec deux ou trois applications.

ENFIN vous pouvez vous débarrasser des boutons et des rougeurs.



Une petite application et toutes traces de boutons et rougeurs disparaissent ! Quelle joie alors de voir son visage lisse et net ! C'est l'expérience faite par des milliers de personnes qui ont employé VEGEBOM du Dr Miot. Le cas de Mme Roblin que

nous relatons ici, est caractéristique : Elle avait le visage couvert d'acné, ce qui faisait son désespoir. Pendant des années elle essaya maintes crèmes sans résultat : heureusement, une amie infirmière lui recommanda l'emploi de VEGEBOM. Le soir même, elle faisait une application et le lendemain elle ne pouvait en croire ses yeux en constatant que toutes traces de rougeurs avaient disparu. En attaquant l'acné au siège même du mal, Mme Roblin a retrouvé une peau claire et un teint

éclatant qui font l'envie de toute femme élégante. Et ce qui est aussi très appréciable, c'est que ce résultat fut obtenu pour une somme des plus modiques alors que tous ses précédents essais lui avaient coûté fort cher.

FAITES CET ESSAI GRATUIT

Achetez aujourd'hui même dans une pharmacie un tube de VEGEBOM du Dr Miot. Vous serez ravi des résultats étonnants, dès la première application, sinon votre argent vous sera remboursé par le Laboratoire du VEGEBOM du Dr Miot.

La boîte
à Frs : 9,50

Le grand tube
à Frs : 22



VEGEBOM du D^r MIOT



Où
acheter vos
lunettes ?

PUPEZ

Comme par le passé : scientifiques, techniciens et artisans conjuguent leur savoir et leurs efforts pour vous délivrer des lunettes parfaites dans les meilleures conditions.

chez les **Frères Lissac**



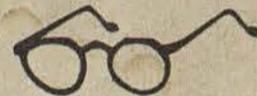
Chez les frères Lissac, examen de l'œil en chambre noire. Un docteur-oculiste mesure l'astigmatisme de la cornée et diagnostique la cause du défaut de la vision.



Chez les frères Lissac, détermination des verres correcteurs avec une perfection sans égale, à l'aide des appareils les plus perfectionnés qui soient au monde.



Chez les frères Lissac, un ingénieur A. et M. contrôle les qualités optiques de chaque verre correcteur. Des maîtres-opticiens procèdent à l'assemblage des diverses pièces de la monture et exécutent avec minutie les ordonnances des docteurs-oculistes.



LES FRÈRES LISSAC

Opticiens diplômés de l'Ecole Nationale d'Optique
et brevetés par l'Etat

112 et 114, rue de Rivoli

90, rue Saint-Lazare

207, Bd St-Germain (7^e) - 7, Pl. Voltaire (11^e) - 74, Av. des Gobelins (13^e) - 5, Pl. de la Porte-d'Orléans (14^e) - 50, R. d'Auteuil (16^e) - 35, R. de Passy (16^e) - 2, Av. de St-Ouen (17^e) - et succursales à LYON, SAINT-ETIENNE, BORDEAUX, TOULOUSE, ROUEN et LILLE.

C'est la Maison qui fait autorité en matière d'optique médicale : elle est de très loin la plus importante et la plus moderne maison française.

Le MATCH

de la Guerre

DIMANCHE 31 Décembre. - ALLEMAGNE

Mussolini invite Hitler à se mettre en retrait

Trois grandes puissances, non engagées dans le conflit, souhaitent que la paix s'établisse avant que les ruines s'étendent. Mais elles veulent que cette paix soit, à la fois, juste et durable.

L'une est démocratique : les Etats-Unis ; une autre, totalitaire : l'Italie. La troisième est spirituelle : le Vatican.

Les raisons qui les poussent sont diverses comme leur formation. Le pape veut voir régner, par la justice, la concorde entre les hommes. Roosevelt désire, dans l'intérêt pratique des Etats-Unis comme dans l'intérêt général de l'humanité, que le « monde futur » ne soit pas « régi par la force aux mains de quelques-uns ». Mussolini, chef d'un Etat terrestre et qui possède une frontière commune avec la France, une avec l'Allemagne, momentanément installé dans un état précaire de non-belligérance, voudrait sauvegarder les intérêts de l'Italie sans avoir à prendre parti par les armes, et avant d'y être contraint.

Ces trois puissances se rapprochent, non point pour agir ensemble, mais pour confronter leurs points de vue et, le cas échéant, ajuster leur action, en considérant de concert les trois données du problème qui les préoccupe : les mobiles qui les font agir, les moyens à mettre en œuvre, le moment opportun pour entrer en jeu.

Roosevelt délègue à Rome Myron Taylor, son envoyé personnel permanent auprès du Souverain Pontife. Le pape rend au roi d'Italie une visite solennelle, cependant que, plus discrètement, les chancelleries s'affairent. On pense à ce que l'on fera « le moment venu ». Mais on tombe d'accord que le moment n'est pas venu.

Sur quelles bases, en effet, fonder aujourd'hui une « offensive de paix » ? Rien n'a changé profondément depuis le jour où les Alliés sont entrés en guerre pour abattre le fléau et en finir avec la menace mortelle qui pesait sur l'Europe entière. Ils ne s'arrêteront que le but atteint. Hitler n'est pas prêt à céder. Il ne s'agit pas d'essayer, sans moyens comme sans espoir, d'imposer une paix impossible quand subsistent toutes les conditions de la guerre ; mais de préparer avec une industrielle prudence, les conditions de la paix.

Sans précipitation, mais sans perdre de temps, Mussolini, le plus directement intéressé, est aussi celui qui montre le plus de hâte.

C'est pourquoi il écrit à Hitler.

Une lettre du Duce

Entre deux séjours à Berchtesgaden, Hitler apparaît à Berlin, le 30 décembre. Le 31, il convoque à la chancellerie Goering, Ley, Hess, Goebbels, des généraux.

Il veut leur communiquer les rapports de son ambassadeur à Rome,

Mackensen, et surtout la lettre de Mussolini, les consulter sur les problèmes qu'elle pose ; et, par cette voie, les éprouver.

Ribbentrop n'est pas appelé. Hitler a deux soucis, Rome et Moscou, qui s'additionnent pour lui en donner un troisième : l'antagonisme Rome-Moscou. Ribbentrop, c'est le côté

Moscou. On parle de Rome, et à Rome, sans lui. A tel point que, durant les pourparlers qui précéderont l'envoi de la lettre du Duce, l'ambassadeur Attolico ne fut chargé d'aucune démarche auprès de lui.

Pie XII, Roosevelt et Mussolini ont, au départ, un point commun : il faut abattre le bolchevisme, s'oppo-

ser au moins à son envahissement.

Au Duce, l'Allemagne paraît, devant le virus, tout à la fois un redoutable terrain de culture, ou un excellent élément de défense, selon qu'elle s'abandonnera ou se ressaisira.

Or, Hitler a ouvert aux Soviets les vannes de l'Europe. Le geste porte sa condamnation.

La lettre de Mussolini s'inspire de ces considérations. Elles n'y sont pas exprimées ; elles n'y transparaisent pas ; elles y sont contenues.

Le Duce parle de la possibilité de réunir, un jour, sous les triples auspices du pape, de Roosevelt et de lui-même, une conférence de paix où seraient examinés les aspirations allemandes, les plans d'aménagement italiens, les projets de fédération que Mussolini prête à la France et à l'Angleterre, et les conditions que celles-ci posent inflexiblement à la base de tous pourparlers.

Les conversations sur ce sujet pourraient se poursuivre entre lui et Mackensen. C'est le Duce, non le Führer, qui prendrait l'affaire en main.

Par un cheminement insensible, Mussolini en arrive au troisième point, l'essentiel. Après avoir parlé des aspirations « allemandes » (et non point hitlériennes), après avoir déposé, de la direction, Berlin au profit de Rome, le Duce conclut que, pour aplanir les pires difficultés, il serait nécessaire que Hitler disparût.

Non point, certes, qu'il sombre à jamais, rejeté dans une obscurité totale. Il n'est point question d'une retraite, mais d'un retrait. Le Führer, paré d'un beau titre, ferait un brillant fond de décor. Mais accroché au mur, comme le portrait en pied du chef nominal de l'Etat, derrière le fauteuil où s'assoierait un nouveau responsable, Goering, chancelier de l'Empire...

« Nous voulons garder notre Führer »

Tel est le projet dont Hitler donne connaissance à ses fidèles, et qu'il commente dans un long discours pathétique. A eux, ensuite, de répondre à la question fondamentale. Hitler attend la réaction.

Elle ne tarde pas. Elle fuse, elle éclate. Ces dignitaires du régime ne sont pas nés d'hier. D'une seule voix, ils protestent qu'ils veulent conserver leur Führer, qu'un retrait, même doré, paré et couronné, apparaîtrait comme un signe de faiblesse, une concession à l'ennemi, un aveu, la crainte de perdre la guerre.

Hitler sourit. Il prit bonne note de cette opinion unanime et spontanée. Pour mettre un terme à la séance, il déclara qu'il allait méditer sur les autres propositions contenues dans la lettre de Mussolini, à laquelle il répondrait au plus tard le 15 janvier.

Et consacré de nouveau par ses leudes, il repartit le lendemain pour son aire de Berchtesgaden.

LE FAIT DE LA SEMAINE

La désillusion de Hitler

Si nous vivions dans le domaine d'Idéologie, nous choisirions comme le fait marquant de la semaine le vaste courant de sympathie qui anime tout le continent américain en faveur des Alliés. Cette attitude révèle à coup sûr un certain sentiment de self défense contre les théories communistes, mais il y a aussi autre chose et peut-être verrons-nous un jour ces sympathies prendre corps et sortir du domaine verbal.

Il faut d'ailleurs convenir que, si certaines attitudes se sont modifiées ou accentuées en notre faveur, l'agression russe en Finlande y est pour beaucoup. Et nous voici encore ramenés à regarder vers le Nord de l'Europe. La récente déclaration du président Daladier nous y convie.

Nous comprenons fort bien que le secret soit gardé en ce qui concerne la nature de notre aide matérielle, comme aussi des moyens employés pour la faire parvenir. Mais nous pouvons indiquer qu'en fait d'armement, la Finlande a besoin de se défendre avec des canons de côte, des canons antiaériens et des engins antichars ; c'est d'ailleurs une loi générale ; en temps de paix on discute l'importance de l'artillerie, en temps de guerre, on estime n'en avoir jamais assez. Enfin, des avions sont également indispensables : ils sont en route.

Nous avons déjà indiqué que la faiblesse de l'armée russe résulte de l'intrusion perpétuelle de la politique, ou plus exactement de la police, dans les affaires militaires. L'hymne national russe est, par un étrange paradoxe, ce chant de l'Internationale où certain couplet promet des balles aux généraux qui voudraient transformer les hommes en héros. Au surplus, l'héroïsme ne va jamais sans idéal. Quel peut bien être l'idéal des soldats russes ? Les petites armées d'autrefois pouvaient être gouvernées par la terreur et de ce fait les codes de justice militaire étaient fort sévères ; mais aujourd'hui, avec le combat en ordre dispersé, la cohésion d'une armée est toute faite du sentiment du devoir.

On conçoit que, devant la débâcle soviétique, à laquelle nous devons contribuer de toutes nos forces, le Chancelier du Reich soit quelque peu hésitant. Les grands projets de coopération germano-soviétique dans les Balkans se présentent à une échéance de plus en plus lointaine, alors que dans le Nord s'affirme une inquiétante réalité. Que vont en effet devenir les minerais de fer suédois ? Ils ont fait la richesse de la Suède, ils pourraient bien faire son malheur ; car ils représentent ce que l'on peut appeler le point névralgique de la stratégie économique du Reich. Qu'on ne s'y trompe pas, si l'Allemagne est privée de l'apport du minerai suédois, ses fabrications de guerre sont compromises à un point tel qu'elles ne pourraient affronter la prolongation d'une lutte soutenue sur terre et sur mer.

Un autre motif de réflexion est offert à Hitler par l'envoi possible en Russie soviétique de techniciens en tout genre, militaires ou civils. Quel rêve enfin réalisé que cette colonisation larvée de l'immense Empire !

Mais le Führer doit tout d'abord penser à son propre pays démesurément accru par l'annexion de peuples à surveiller. Or, c'est un fait patent que l'armée allemande manque des cadres indispensables et des divisions dont le nombre a probablement été exagérément gonflé. Quant aux techniciens civils, ils se sont fort mal recrutés depuis quelques années ; les grands industriels allemands ont plusieurs fois manifesté leur inquiétude au sujet du recrutement de leurs ingénieurs ; pourquoi donc les jeunes Allemands se seraient-ils astreints à de longues et pénibles études quand ils pouvaient simplement s'enrôler dans les S. S. ou les S. A. ?

En tout cas, si le Reich estime possible de venir avec ses techniciens au secours de l'U. R. S. S. désemparée, les Alliés n'ont rien à redouter de cette nouvelle collusion entre les deux dictateurs. Ces techniciens ne seraient pas les premiers à s'enrôler dans l'inertie slave que seul le rêve utopique de la Révolution mondiale parvient à momentanément galvaniser.

Louis MAURIN,

général du cadre de réserve, ancien ministre de la Guerre.

(Suite page 4.)

"Croyez-Moi"
avec cette
Recette de
Crème de Lait
la plupart des femmes
de 50 ans
n'en paraîtront que 30



Mettez-en aux endroits
désignés par les flèches
puis sur tout votre visage
et votre cou

Voici un moyen rapide pour rendre fraîche, ferme et jeune, une peau ridée, flasque et flétrie. Mélangez une partie de crème de lait pure (prédigérée à la pancréatine) avec une partie d'huile d'olive prédigérée, puis mélangez le tout à deux parties de crème fine. Ceci nourrira votre peau et fera renaître une fraîcheur et une beauté juvéniles à un point incroyable. Une actrice célèbre employait cette recette pour garder l'air jeune, si bien qu'à 70 ans elle jouait des rôles de jeune femme. Votre pharmacien peut vous faire cette préparation, mais celle-ci est onéreuse en petite quantité. La Crème Tokalon, Couleur Blanche (non grasse) contient de la crème de lait prédigérée et spécialement préparée avec de l'huile d'olive également prédigérée, pour nourrir votre peau. C'est un réel aliment dermique. Le pot : 9 et 12 Francs. D'heureux résultats sont garantis dans tous les cas, sinon votre argent sera remboursé au double. Par suite d'arrangement spécial, toute lectrice de ce journal peut maintenant obtenir un nouveau Coffret de Beauté de Luxe contenant : un tube de Crème Tokalon, Biocel, Aliment pour la peau, couleur rose, à employer le soir avant de se coucher; un tube de Crème Tokalon, Couleur blanche (non grasse) pour le jour; une boîte, modèle spécial, de Poudre Tokalon à la Mousse de Crème — indiquer la nuance désirée — et six sachets-échantillons de nuances différentes. Envoyez 3 francs en timbres pour couvrir les frais de port, d'emballage et autres, à la Maison Tokalon, Service 128 H, rue Auber, 7, Paris.

Crème
TOKALON
ALIMENT POUR LA PEAU

ETATS-UNIS. - M. Myron Taylor, ambassadeur « sans portefeuille » du Président auprès du pape

UN ambassadeur est représentant d'un chef d'Etat auprès d'un autre. Franklin Roosevelt est un chef d'Etat. Le Pape aussi. Myron C. Taylor est nommé représentant de Roosevelt auprès de Pie XII. Mais cela ne veut pas dire qu'il sera ambassadeur, car cela signifierait que les U.S.A. reconnaissent la papauté comme puissance temporelle. Or il n'en est pas question et, aux interrogations des chefs soupçonneux des Eglises baptiste et méthodiste, la Maison Blanche a répondu que rien n'était changé dans les relations entre Rome et Washington depuis 1868, date à laquelle le Congrès refusa de continuer à voter les crédits pour le traitement de Rufus King, dernier ambassadeur des U.S.A. auprès du Saint-Siège.

Steve Early, ingénieux interprète des pensées rooseveltiennes, a trouvé une heureuse formule : « Myron C. Taylor, dit-il, sera ambassadeur sans portefeuille. » C'est une innovation mais qui n'a pas déconcerté le moins du monde le protocole romain. Le cardinal de New-York, Mgr Spellmann, a été chargé de répondre à Roosevelt que son ambassadeur, sans portefeuille, serait traité par le Vatican avec toute la dignité, la cordialité et le respect dus à son rang. Comme Myron Taylor ne rejoindra pas son poste avant quelques semaines, on suppose que les experts du Vatican en matière de protocole auront tout le temps nécessaire pour trouver la solution aux problèmes d'étiquette.

On peut se demander pourquoi Roosevelt choisit précisément Myron Taylor. Myron Taylor possède à New-York une maison remplie d'objets d'art qui sont non seulement fort beaux, mais authentiques. Il possède aussi un palais à Florence. L'ambassadeur de Roosevelt représente bien. Il a l'air d'un bison, mais d'un bison aimable.

Une idée toute personnelle

A propos de Kennedy, on dit que c'est lui qui est le véritable artisan de ce rapprochement. Cela se peut. Mais ce n'est pas sûr. Il est plus probable que cette idée d'unir les forces spirituelles des chrétiens contre la barbarie berlinoise et moscovite a germé depuis longtemps dans la tête fertile du président.

Quoi qu'il en soit, lorsque Roosevelt eut terminé sa lettre historique, il convoqua Cordell Hull et lui en donna lecture. Le secrétaire d'Etat hocha la tête : « C'est du meilleur Pacelli, dit-il. C'est même mieux. » Roosevelt fut ravi. Si courte que fut sa lettre, elle lui avait donné un mal de chien à composer. Sans doute la lut-il aussi à Ellenore qui approuva chaleureusement et qui fit part au monde entier du plaisir qu'elle avait pris à lire la lettre de son mari :

« J'aime beaucoup la lettre du Président au Pape », écrivait-elle simplement dans sa chronique quotidienne le lendemain de Noël.

LUNDI 1^{er} Janvier

ALLEMAGNE

Hitler n'accueille que le nonce du pape

HITLER avait été formel : — Que ceux qui ont des vœux à transmettre au Reich s'inscrivent sur un registre qu'on déposera dans le hall de la chancellerie.

Point de réceptions du Jour de l'An. Ni le corps diplomatique, ni les hauts dignitaires du III^e Reich. Point même, interrompant une tradition vieille de 50 ans, la délégation des *Halloren* qui venait apporter le 1^{er} janvier, au chef de l'Etat, une pincée de sel des salins du Hanovre.

Si bien que, durant toute la matinée, représentants des pays neutres, ministres, chefs nazis firent la queue devant une petite table sur laquelle s'ouvrait un grand registre noir, avec un stylo à côté, et, à droite et à gauche, deux S.S. aux gants blancs.

— On se croirait à un enterrement... fit remarquer un diplomate.

Le Nonce offre ses vœux

Une seule exception fut consentie en faveur du Nonce apostolique.

Introduit devant le Führer, Mgr Orsenigo lut, d'une voix sans accent, les vœux diplomatiques que formulait le pape, sans nulle précision, pour le chef de l'Etat et le peuple allemands. Hitler répondit, avec componction et en termes choisis.

Cette petite cérémonie terminée, a conversation s'engagea, plus dédoublée, sinon plus familière. M. von

Ribbentrop était là, dans son coin, et qui prêtait l'oreille.

Mgr Orsenigo était, depuis quelque temps, un des visiteurs les plus assidus du ministre des Affaires étrangères du Reich.

Le 24 décembre, il était venu se plaindre. Les autorités allemandes intervenaient dans les affaires religieuses. Des chefs locaux allaient même jusqu'à se mêler de donner aux curés des conseils et, pour leurs prônes du dimanche, allant même jusqu'à leur remettre des résumés de sermons dont il n'était pas exclu de penser que, peut-être, le ministère de la Propagande assurait la distribution.

Ribbentrop ouvrit de grands yeux : il n'était pas au courant, c'était pour lui une surprise. Il pria Son Excellence de bien vouloir lui exposer en détail les cas qui motivaient sa plainte.

Le cardinal Maglione, secrétaire d'Etat, avait cependant, dès le 15, exprimé à M. von Mackensen (ambassadeur auprès du Quirinal) son étonnement attristé devant de telles pratiques. Partant de là, il avait déclaré à Mackensen, qui partait justement pour Berlin, qu'il serait bon d'envisager un examen nouveau et complet des relations purement religieuses entre le Reich et le Vatican, bien sujettes à révision depuis que le Concordat avait été signé.

M. de Mackensen promit d'en référer au Führer.

Le 27, Mgr Orsenigo revint à la charge, avec son dossier bien complet. Mais Ribbentrop se souciait peu de l'affaire. Il se tramait beaucoup de choses à Rome, dans les deux Rome, qui avaient, à Berlin, une répercussion amortie, et dont on le tenait à l'écart. Il voulut parler politique. Mgr Orsenigo prit le visage de l'absence et de l'innocence, déclara angéliquement que c'était là le domaine de l'Eminentissime secrétaire d'Etat, et qu'il n'était pas au courant, qu'il n'était qu'un humble prêtre chargé de s'occuper des affaires de la religion.

On ne parle pas politique

Les choses en étaient là, quand Mgr Orsenigo vint offrir ses souhaits au Führer. Ce jour-là, elles n'avancèrent point. Soit prudence, soit discrétion, soit timidité devant ce personnage impassible qui savait si bien ne rien savoir, soit à cause de la présence importune de Ribbentrop, Hitler n'aborda pas le sujet politique. La lettre de Mussolini suffisait sans doute aussi à le convaincre de ne point rompre le silence avant qu'il l'eût bien méditée.

On parla de la réconciliation entre l'Eglise et la Monarchie italienne. La présence du comte Ciano à la réception du Pontife attestait l'accord du gouvernement. Le Nonce souligna l'importance de cet heureux événement.

Quand Mgr Orsenigo prit congé, le Führer se borna à exprimer son espoir dans une paix prochaine.

Ribbentrop accompagna le Nonce. Celui-ci émit le regret que les fidèles allemands n'aient pas eu connaissance du message de Noël du pape, et déplora que sa santé dût le contraindre sans doute à abandonner bientôt son poste. Quant à la paix, à laquelle faisait allusion Ribbentrop, il ne put répondre que ceci : « L'ébauche d'une nouvelle Europe ne pourrait être entreprise qu'avec toutes les bonnes volontés, le moment venu. »

Ce fut au tour de Ribbentrop d'exprimer ses regrets. Le moment n'était pas venu de revoir l'ensemble des relations du Reich avec le Vatican.

Le ministre et le Nonce se quittèrent fort courtoisement.

MARDI 2

U. R. S. S. La diplomatie soviétique perd pied l'Allemagne en profite

L'AMBASSADEUR d'Italie, M. Rosso, « prend congé » de Molotov, commissaire aux Affaires étrangères. Cérémonie protocolaire qui a la même importance que la présentation des lettres de créance. Elle indique la fin d'une mission diplomatique. Le gouvernement soviétique ne cache pas sa nervosité. L'Italie et l'U. R. S. S. se sont déjà affrontées sur un terrain neutre : l'Espagne. Mais cette fois-ci, il s'agit du conflit finlandais, aux frontières mêmes de l'U. R. S. S. et

(Suite page 5.)

dans lequel le prestige de Staline est engagé à fond. Aussi les diplomates soviétiques réagissent-ils.

Ils ont commencé par arrêter les livraisons de pétrole et par annoncer leur intention de dénoncer le traité de commerce italo-soviétique, ainsi que l'accord sur la navigation.

Seulement, la réaction de Rome a été vive et, en recevant la visite d'adieu de l'ambassadeur Rosso, Molotov est aimable et prudent.

— Si l'U. R. S. S. devait constater à son regret une inimitié politique de l'Italie, elle serait obligée d'agir en conséquence. Mais ne pourrait-on pas éviter des heurts inutiles ? L'ambassadeur pense-t-il revenir bientôt à Moscou ?

Le diplomate italien n'a pas d'indications précises à donner sur les intentions de Rome.

La visite du comte Csaki

Des nouvelles inquiétantes pour le Kremlin sont arrivées la veille, elles concernent les pourparlers hungaro-italiens. Il serait question, d'après les informations soviétiques, d'une alliance militaire italo-hongroise dirigée contre l'U. R. S. S. En même temps que le comte Csaki, une délégation militaire hongroise est attendue en Italie. De plus, les ingénieurs italiens doivent réorganiser le réseau ferroviaire de la Hongrie, et la construction de deux lignes stratégiques en direction de la frontière soviéto-hongroise est prévue.

Moscou a décidé de renforcer l'action du Comité des Russes subcarpathiques. Installé à Moscou, 2 rue Leontievskia, et dirigé par un socialiste subcarpathique du nom de Soraker, il reçoit de grandes subventions.

Trois groupes d'agitateurs ont été amenés à la frontière hongroise. Mais depuis que le gouvernement fantoche de Kuosinnen s'est montré impuissant en Finlande, les diplomates soviétiques ne paraissent pas avoir grande confiance dans l'action « à la Komintern ».

L'avertissement anglais

Le même jour, une communication de Maïski, ambassadeur de Staline à Londres, porte un nouveau coup au Kremlin. Décidément, la diplomatie rouge commence à perdre pied. Sir Williams Seeds, représentant de la Grande-Bretagne à Moscou, a été invité par lord Halifax à se rendre à Londres « pour rapport détaillé sur la situation ».

Molotov avait essayé en vain d'éviter ce rappel. Déjà, le 22 décembre, il faisait dire au Foreign Office que Moscou n'avait pas l'intention de se lancer dans des aventures en Asie Mineure et en Asie centrale. En transmettant cette communication, Maïski avait l'ordre d'annoncer que l'U. R. S. S. n'avait pas la prétention de s'emparer de ports suédois et norvégiens.

En même temps, Maïski, tout en regrettant l'impossibilité de vendre à l'Angleterre du manganèse et des métaux, déjà vendus à l'Allemagne, annonçait que Moscou était prêt à augmenter sa production, pour satisfaire aux demandes anglaises.

Ces déclarations furent accueillies sans commentaires.

Molotov ne désespérait pas. Il fit rappeler que la protestation soviétique contre le blocus n'avait été suivie d'aucune démarche, et que Moscou n'avait pas l'intention d'insister sur la question.

(Suite page 6.)

A BORD DU "SIROCO". TROIS FOIS VAINQUEUR

Le 3 janvier, M. Edouard Daladier, qui avait précédemment tenu à aller féliciter les défenseurs de la ligne Maginot et nos aviateurs, a visité, à Cherbourg, les équipages des bâtiments de guerre.

Accompagné de M. Campinchi, ministre de la Marine, et de l'amiral Darlan, chef des forces navales françaises, il s'est rendu à bord du contre-torpilleur *Siroco* qui envoya par le fond trois sous-marins.



MM. DALADIER, CAMPINCHI ET L'AMIRAL DARLAN DEVANT LE LANCE-GRENADES CONTRE SOUS-MARINS.



CES TROIS JEUNES MARINS QUI S'ETAIENT DISTINGUES FURENT DECORES DE LA CROIX DE GUERRE.

Néanmoins, sir Williams Seeds rentre à Londres et Maisky ne put obtenir qu'une seule réponse :

— Il s'agit de l'examen de si nombreuses questions qu'il est impossible de prévoir la date du retour de l'ambassadeur.

L'isolement moral dû à l'affaire finlandaise se précise.

C'est le moment que l'Allemagne choisit pour récolter et se venger de la superbe stalinienne de septembre et octobre.

Les solliciteurs d'hier, dictateurs aujourd'hui

Dès que les nuages commencent à s'amonceler à l'horizon, le comte Schulenburg fait une nouvelle apparition au Kremlin. Il est 10 heures du soir.

Il commence toujours par les mêmes doléances.

La commission soviéto-allemande se plaint des lenteurs que l'U. R. S. S. apporte à l'application des accords économiques. Il y a trois jours, l'Allemagne avait demandé la constitution d'un comité paritaire de quatre membres, deux Allemands et deux

Russes, dont les décisions seraient obligatoires pour tous les organes économiques de l'U.R.S.S. Le Politburo avait rejeté cette suggestion. Schulenburg dut donner un avertissement qui, d'ailleurs, se réalisa. Il fit savoir que Berlin ne pourrait apporter à l'U. R. S. S. tout l'appui dont celle-ci avait besoin en Finlande. En effet, Berlin avait annoncé entre temps, qu'il considérait le transport des armes vers la Finlande et à travers la Suède et la Norvège, comme une affaire privée des deux pays.

La situation devient trop grave pour le gouvernement soviétique.

Après des conférences urgentes, l'U. R. S. S. cède.

A 1 heure du matin, le comte von Schulenburg apprend que Moscou a accepté de former un comité paritaire qui donnera des instructions impératives à tous les organismes économiques de l'U. R. S. S. Le comité est composé de six membres : trois Russes, trois Allemands.

L'Allemagne a su ramasser le fruit que la secousse finlandaise a fait tomber.

GRANDE-BRETAGNE

Deux millions d'hommes sont enrôlés

VERS la fin de l'après-midi, le porte-glaive de la Cité de Londres, en perruque à marteau, jabot de dentelle et costume du bon vieux temps, apparut sur les marches du Royal Exchange entouré de quelques appariteurs, huissiers à chaîne, policemen et joueur de trompette. Sa Grandeur sortit de sa poche un parchemin orné de larges sceaux et, à haute voix, lut des phrases en vieux style qui se perdirent dans le vent glacé du soir.

Cet homme venait pourtant d'accomplir un des actes essentiels de cette guerre : il venait de lire la proclamation par laquelle Sa Majesté le roi George demandait à plus de deux millions de ses sujets de se tenir prêts à aller sous les drapeaux.

Cette proclamation est la troisième depuis la guerre. Elle affecte :

1° Les hommes âgés de 19 ans, mais ils ne seront appelés qu'au fur et à mesure qu'ils auront 20 ans ;

2° Les hommes qui ont atteint l'âge de 20 ans depuis le 1^{er} décembre, date où fut faite la proclamation ;

3° Les hommes qui, au 1^{er} janvier 1940, avaient atteint les âges de 23, 24, 25, 26 et 27 ans.

Ces trois groupes représentent en gros deux millions d'hommes, c'est-à-dire l'effectif nécessaire pour couvrir les besoins de 1940 dans les trois services : marine, armée et aviation.

Trois millions et demi de soldats

La première proclamation, celle du 1^{er} octobre, avait permis d'enregistrer 230.000 conscrits âgés de 21 ans.

La seconde proclamation, celle du 1^{er} décembre : 240.000 recrues âgées de 22 ans.

D'autre part, en vertu du Military Training Act, dès le mois de juin, 240.000 jeunes gens âgés de 20 ans avaient été enregistrés dans la milice.

En tenant compte de l'armée, de la marine et de l'aviation régulières, des réservistes, des territoriaux et des volontaires qui sont venus grossir les trois services, on peut dire qu'il y a actuellement soit sous les drapeaux, soit prêts à y aller, plus de 3.500.000 hommes, sans compter les contin-

gents importants envoyés par les Dominions.

Les premières tranches des recrues fournies par la proclamation du 2 janvier ne commenceront pas à arriver à la caserne avant le 1^{er} mars.

Occupations réservées

La mobilisation de tant de soldats, dans un pays qui n'est pas habitué au service obligatoire, pose des foules de problèmes.

Pour ne pas désorganiser la vie économique du pays, on a établi une très longue liste d'occupations réservées, ce qui met en somme à l'abri de la conscription une foule de gens appartenant aux professions les plus diverses, depuis le fabricant de chandelles jusqu'au bijoutier à façon.

Non seulement ils ne pouvaient pas être appelés, mais ils n'avaient même pas le droit de s'engager s'ils le désiraient. Depuis trois jours, ceux qui appartiennent à des professions réservées et qui désirent s'enrôler dans l'armée peuvent le faire, à moins qu'ils n'exercent un métier indispensable à la défense nationale.

Néanmoins, certains ne pourront s'engager dans l'armée que pour y exercer leur profession civile : cuisinier, par exemple, ou cordonnier...

Le prix d'un homme

Dans la dernière guerre, les experts estimaient que l'entretien d'un soldat pendant un an s'élevait à 177 livres, plus 164 livres pour ce qui concerne les armes et les munitions. Ce qui fait, en somme, que chaque soldat coûtait environ 340 livres par an.

Sir John Simon ayant déclaré que le prix d'équipement et d'entretien d'une division sur le front avait doublé depuis 1918, on peut dire aujourd'hui que chaque soldat revient au moins à 600 livres par an.

Si l'on en croit le savant M. Colin Clark et son *Bulletin of International News*, un homme de la Royal Air Force au front (casse comprise) revient à 2.500 livres par an (soit près de 500.000 francs) et un homme de la marine revient à 650 livres.

MERCREDI 3 Janvier. - U. S. A.

Roosevelt lit son message au Congrès

BIEN que le Capitole et ses annexes constituent le parlement le plus vaste du monde, on n'y trouve nulle part salle ou hémicycle véritablement grandiose ou même digne des cérémonies solennelles telles que les séances inaugurales du Congrès.

Sous le dôme même du Capitole, qu'un vestibule entoure, les grands hommes américains sont immortalisés dans le marbre. Les salles où se réunissent le Sénat et la Chambre sont aux deux bouts des ailes qui flanquent le dôme central.

La session qui s'ouvre le 3 janvier est la troisième du soixante-seizième Congrès. Il faisait vilain à Washington ce jour-là, un vilain petit temps neigeux. Les speakers de la radio installés dans la salle des représentants passèrent un bon moment à décrire les fourrures des dames qui emplissaient les tribunes. Environ un millier de spectateurs privilégiés peuvent s'entasser sur les bancs inconfortables qui dominent l'assemblée. Dans une des loges, il y avait quatre générations de Roosevelt, depuis Madame Mère jusqu'à Sistié et Buzzie Dall, petits-enfants du Président, et en passant par un certain oncle Delano, que personne n'avait vu jusqu'à présent et qui s'endormit pendant le discours de son neveu.

Jaquettes et vestons

Vers 13 h. 30, on annonça l'arrivée des sénateurs. Dès que leur président, John Gardner, parut, précédant les Honorables, les acclamations jaillirent, entremêlées de cris de cow-boys et de « Yippee » enthousiastes. Celui que l'on surnomme « Cactus Jack », vice-président des U.S.A., posa récemment sa candidature contre Roosevelt pour le parti démocrate. Il représente l'aile conservatrice des démocrates, dont la popularité est fondée sur sa réputation de rouerie paysanne et sur le fait qu'il affecte d'être aussi rustique et avare que Roosevelt est élégant et magnifique.

Speaker Bankhead, président de la Chambre, qui est sec comme un coup de trique, a pris place à côté de Gardner, président du Sénat. Ils sont adossés au drapeau étoilé qui fait une toile de fond pour la tribune. Devant eux, en contre-bas, se trouve le « Rostrum » sur lequel est installée une batterie d'au moins quinze microphones.

« Quel grand artiste ! »

A 14 heures, le comité de réception, composé d'une dizaine de membres du Sénat et de la Chambre, sort par la porte de droite pour aller accueillir Roosevelt. Cinq minutes plus tard, cette porte s'ouvre à deux battants. Le silence s'établit, tout le monde se lève. Un huissier, qui a le titre de sergent d'armes, crie : « Le Président des Etats-Unis. » Précédé de son comité de réception, le Président apparaît, appuyé au bras de son attaché militaire, Watson, en grand uniforme de général. Lentement il gravit la rampe au milieu d'une ovation unanime. Roosevelt est vêtu d'une redingote gris foncé, comme toujours extrêmement élégant. Il tient à la main un manuscrit : son discours. Il a apporté les lunettes

dont il se sert pour lire, mais il ne s'en servira pas cette fois, il les pose à côté de lui, sur son bureau.

Debout contre ce fond de drapeaux, fortement mis en relief par le marbre blanc du Rostrum, Roosevelt apparaît extrêmement grand, puissant et majestueux. Tout ce que va dire Roosevelt sera étudié, noté, analysé et disséqué, mais avant qu'il ne parle — pendant quelques minutes — ses amis et ses ennemis rendent hommage à cet homme qui, plus qu'aucun de ses prédécesseurs peut-être, grandit le prestige de l'Amérique dans le monde.

Dès les premiers mots, Roosevelt affirme sa position : pour lui, « tout ce qui n'est pas guerre et rôle des U.S.A. dans le monde est secondaire ». Il touche à peine à la politique intérieure, mais dans ses phrases mesurées et habiles sur l'avenir et sur la paix, il dit ce qu'il veut dire avec une précision et une force qui ne laissent place à aucune ambiguïté. Il faudra quarante-huit heures pour que les commentateurs politiques reconnaissent que ce discours de Roosevelt est un des plus lourds de conséquences qu'il ait jamais prononcés.

Dans la tribune diplomatique, lord Lothian et M. de Saint-Quentin suivent chaque phrase, chaque intonation. Après la séance, M. de Saint-Quentin s'écriera :

— Quel grand artiste !

Cordell Hull

est-il le successeur choisi ?

Mais Roosevelt n'est pas applaudi par tous. Chez les républicains et les démocrates antinewdealistes, on sent une méfiance profonde.

Il descendra de la tribune avec son secret. C'est la grande énigme qui planera sur toute cette session. Aurait-il parlé de paix future telle qu'il la conçoit, s'il n'avait pas l'intention de rester au pouvoir pour la faire ? Pourquoi prit-il si énergiquement la défense politique de Cordell Hull sans mentionner un seul autre de ses ministres ? Cela veut-il dire que Cordell Hull doit être son héritier ?

On le dit maintenant, c'est le grand tuyau.

Mais on songe aussi à des combinaisons plus machiavéliques. Si Roosevelt pousse Hull en avant, dit-on, c'est parce qu'il sait que Hull refusera. Et alors, tout naturellement, le parti démocrate devra s'unir autour de Roosevelt. Car Gardner, malgré la popularité un peu artificielle du vieux cowboy, on ne peut pas le prendre au sérieux.

Mais veut-il cette présidence ? Personne n'en sait rien, et lui non plus, sans doute.

Rentré à la Maison-Blanche, Roosevelt s'enferme chez lui. Deux Clippers sont arrivés la veille, apportant des milliers de lettres adressées à Roosevelt. Il y a aussi les lettres des citoyens américains. Mais miss Lehman a classé d'abord celles de l'étranger. Ce sont celles-là que lit le Président d'abord. Elles viennent de partout de France, d'Angleterre, de Finlande, de Pologne, d'Allemagne, du Japon. Roosevelt écoute la voix du monde.

(Suite page 8.)

L'ARCHEVÊQUE DE NEW-YORK A DU DESCENDRE PAR L'ÉCHELLE D'INCENDIE



L'archevêque catholique de New-York, Francis J. SPELLMANN, vint bénir la maison Maria Iljemmet à Harlem. Les fidèles et les curieux venus le voir furent si nombreux et si enthousiastes que

l'archevêque ne put sortir par la porte. Il dut emprunter l'échelle d'incendie disposée à l'arrière de la maison. Poursuivi jusque-là, l'archevêque dut attendre, sur un palier, que la foule se retire.

37.019

GRANDE-BRETAGNE

La Walkyrie prodigue rentre au bercail

BAIONNETTE au canon des soldats de la « police de sûreté de campagne » montent la garde aux alentours du quai de débarquement de Folkestone.

Un peu avant l'arrivée du bateau de Calais, la grille d'entrée du port s'entr'ouvre pour laisser entrer un haut fonctionnaire du Home Office.

Le bateau est à quai. Brouhaha à bord. Enfin voici la personne qui est la cause de toutes ces précautions et dérangements inusités. On la transporte sur une civière et avant qu'elle ne disparaisse dans une ambulance dont les stores sont tirés, on a le temps d'apercevoir son visage : c'est une jeune fille aux traits réguliers, à la chevelure blonde, aux grands yeux clairs ; elle est très pâle et elle a l'air soucieux et triste. Elle porte un nom aux consonances romantiques : Unity Walkyrie Mitford.

Pâle lui aussi, les traits tirés, voûté, s'appuyant sur une canne, un grand vieillard l'attendait sur le quai, son père lord Redesdale, descendant de ces barons saxons de Mitford, qui essayèrent jadis d'empêcher Guillaume le Conquérant de s'emparer de l'Angleterre.

La voiture du lord précédant l'ambulance, le père et la fille disparaissent dans la nuit, sur la route du Buckinghamshire, vers le domaine familial où de hautes futaies et des eaux dormantes protègent des curieux l'antique château des Redesdale.

Deux wagnériens

A 17 ans, Unity Walkyrie avait déjà, comme la plupart des jeunes filles de l'aristocratie anglaise, beaucoup voyagé. Mais à Séville, Nice, Corfou, Athènes ou Florence, elle préférait Munich ; déjà elle se fût jugée impardonnable de manquer un festival à Bayreuth ; était-ce son second prénom qui l'avait prédisposée à chérir Wagner ?

Un jour de cette année-là — c'était en 1931 — à la brasserie Ortesia, Hitler la remarqua.

Il était logique qu'Unity Walkyrie éblouit Hitler. Il n'était jamais sorti d'Allemagne, il n'avait jamais fréquenté que des meneurs politiques, des orateurs de brasserie et de meeting. Il fut fasciné par la fière aisance de la jeune aristocrate anglaise.

Ils parlèrent ensemble de Wagner, leur commune idole. Walkyrie parut à Hitler une de ces créatures ailées et cruelles de la mythologie germanique, comme il n'en avait vu que dans les fêtes de Bayreuth.

Le plébéien et l'aristocrate

Il la fit parler de son enfance dans le domaine des Redesdale, de ses courses à cheval dans la campagne anglaise, de ses six sœurs et de son frère qui parcouraient librement les plus belles contrées de l'Europe. Il l'écoutait avec passion.

Unity devint une idole parmi les chefs nazis. Il y a deux ans Goering lui-même déclarait au cours d'un banquet qu'elle était la femme du type aryen le plus pur qu'il ait jamais rencontrée.

Elle vécut plus de la moitié de l'année en Allemagne, surtout à Munich, où elle avait un petit appartement. Elle fut souvent invitée à Berchtesgaden. A Berlin, chaque fois qu'il y eut des fêtes à la Chancellerie on la vit bavarder familièrement avec le Führer.

Pour les raisons inverses de celles qui forcèrent l'admiration de Hitler, Unity admira Hitler. Ce fut justement l'ambition, l'âpreté, la rudesse de Hitler qu'elle opposa avec enthousiasme à la paresse nonchalante de son frère, avocat sans causes, capitaine de réserve sans commandement. Elle aimait que Hitler fût inculte, volontaire et cynique.

— Comme mes ancêtres les barons saxons, disait-elle. Ma race a dégénéré depuis.

Le goût du scandale

Elle porta à la boutonnière de ses tailleurs une croix gammée en argent offerte par le Führer et récita dans les salons des passages des livres de Streicher, l'apôtre de l'antisémitisme.

Un jour, au cours d'une réunion de l'armée auxiliaire féminine, qui longtemps avant la guerre, avait commencé de se former, elle proclama bien haut, que bien que s'étant enrôlée pour servir son pays, elle était une fervente admiratrice du III^e Reich.

La présidente, Dame Helen Gwynne Vaughan — aujourd'hui major-général de l'armée des femmes — la fit appeler et lui demanda s'il était vrai qu'elle voulût devenir Allemande.

— Oui, répondit-elle en secouant sa chevelure blonde. J'espère devenir Allemande aussitôt que possible.

On la pria de donner sa démission.

En juin 1935 elle fut l'hôte d'honneur des fêtes du Solstice d'Été en Allemagne. En même temps que les jeunes gens et les jeunes filles des formations hitlériennes, elle prêta « serment de haine » contre les juifs.

En mai 1938, à Prague, à l'un des pires moments de la menace allemande, elle circula à travers Prague dans une petite 8 CV ornée d'un drapeau à croix gammée.

— Vous allez vous faire tuer, lui dit le journaliste anglais Ward Price.

— Qu'importe, répondit-elle. Mon nom sera ajouté à la liste des martyrs du parti nazi qu'on lit chaque année au Congrès de Nuremberg.

A l'un des moments les plus tragiques de la guerre d'Espagne, elle assista à une manifestation communiste à Hyde Park, à Londres, avec une croix gammée à son corsage. Elle voulut prendre la parole. Il fallut une charge de police pour empêcher qu'elle ne fût lynchée.

Hitler n'a plus droit à la compagnie des déesses

Il fallait un drame pour dénouer le roman du plébéien Hitler et de l'aristocrate Walkyrie.

Depuis le début de la guerre lord Redesdale était sans nouvelles de sa fille, demeurée en Allemagne au début des hostilités.

Récemment, il reçut une lettre du comte Almani, un de ses amis, qui habite la Hongrie.

— Miss Mitford, disait-il, se trouve dans un hôpital de Munich et est gravement malade. Il faudra peut-être qu'elle subisse une opération.

Divers bruits coururent alors. Finalement deux thèses eurent cours.

Selon la première Unity se serait disputée avec Hitler qui avait insulté devant elle l'Angleterre au moment de la déclaration de guerre. Elle aurait ensuite tenté de se suicider.

Selon la seconde, elle aurait été mystérieusement atteinte de deux balles de revolver dans la tête au

cours d'une promenade dans un parc de Munich.

Depuis son retour en Angleterre, elle a refusé de révéler la vérité.

Tout ce qu'on sait pour l'instant est que Hitler est allé plusieurs fois visiter Unity à la clinique et qu'il a mis à sa disposition un wagon-hôpital pour la transporter de Munich à Calais par la Suisse.

C'est avec les soins qu'on prodigue à une reine blessée que le Führer a permis à la seule créature de ses rêves wagnériens qu'il ait rencontrée sur terre, de quitter une Allemagne où il semble qu'il ne soit plus guère permis de rêver.

JEUDI 4 Janvier.

U. R. S. S.

Staline a des visées sur la Bessarabie

UN nouvel adjoint au chef d'état-major du district militaire d'Odessa, nouvellement créé, vient d'être désigné. C'est le « combrig » Mikholochin.

Sa nomination fait sensation et éveille certaine inquiétude dans les cercles de l'état-major général.

Mikholochin appartient au groupe des jeunes protégés de Staline, tout comme l'est Meretzkov, qui avait été chargé de déclencher l'attaque contre la Finlande, contrairement à l'avis de l'état-major général. Des bruits commencent à circuler dans les cercles militaires : en nommant à Odessa un de ses protégés, Staline mûrirait le plan de commencer une opération-surprise contre la Roumanie pour rétablir son prestige compromis par l'affaire de la Finlande, dont il est le seul et direct responsable.

Les militaires estiment que le moment n'est pas favorable pour enga-

ger une seconde opération, mais ils savaient que Mikholochin était déjà chargé, personnellement par Staline, de préparer un plan d'opérations pour l'occupation de la Bessarabie. Le dictateur du Kremlin jugerait « cette opération sans risques ». On s'attend à de fortes gelées qui doivent recouvrir le cours moyen du Dniester d'une couche de glace épaisse de deux mètres à deux mètres cinquante. Ceci permettrait le passage d'un matériel militaire comprenant les chars d'assaut et l'artillerie moyenne. Or la Roumanie n'a pas de fortifications du côté de l'U.R.S.S., et Staline a toujours estimé que, une fois la Bessarabie occupée, la Roumanie se résignerait à sa perte en échange d'un pacte de non-agression.

L'état-major soviétique n'est pas de cet avis, mais la nomination à Odessa de l'auteur de ce plan vient confirmer ses appréhensions.

Il redoute les fantaisies stratégiques du « chef génial des peuples ».

VENDREDI 5 Janvier

GRANDE-BRETAGNE

Dernier communiqué de M. Hore Belisha

LES conférences de presse du War Office avaient un caractère démocratique qui plaisait aux journalistes : on fumait, on posait des questions ; M. Hore Belisha les affrontait avec bonne grâce ou les éludait avec esprit.

Ce vendredi-là, les correspondants étaient venus moins nombreux. Rien de nouveau ne s'annonçait à l'horizon militaire.

M. Hore Belisha parut, un sourire sur son beau visage de prince oriental frotté d'Oxford.

— Messieurs, je vous accorde dix minutes...

— Monsieur le Ministre, le conseiller Hans Fritche vous a encore pris à parti hier soir devant le miroir de Berlin.

— Je sais, Churchill et moi, nous lui assurons son pain quotidien.

— Monsieur le Ministre, un officier en retraite a écrit dans la rubrique des lecteurs qu'il fallait rétablir la fonction de sergent recruteur.

— Alors, il faudrait recruter ce sergent recruteur... Ce sont là des jeux de temps de paix.

— Monsieur le Ministre, que pensez-vous de la résistance finlandaise ?

M. Hore Belisha se recueillit un instant.

— Oh ! voilà une question qui me plaît, messieurs ; la conduite de la Finlande est une des plus belles de l'histoire contemporaine. Quel exemple !... Cette campagne aura, sur la suite des événements, une importance capitale. Le visage même de la guerre s'en trouvera transformé.

Puis, plus souriant que jamais :

— Mes chers amis, j'espère qu'au cours de 1940 vous goûterez davantage encore les contacts que vous aurez avec cette merveilleuse institution qu'est le War Office. Je vous souhaite à tous une heureuse et prospère année. *Good bye, gentlemen*, le premier ministre m'attend...

Et M. Hore Belisha s'éclipsa comme dans un conte des Mille et une nuits.

Ce même soir, à 16 h. 40, la démission de M. Hore Belisha était annoncée.

MATCH



36.832

LE GENERAL NOGUES (à droite) VA DECORER LE GENERAL TRINQUET, COMMANDANT LES CONFINS ALGERO-MAROCAINS, CREATEUR DE LA PISTE.

PISTE IMPÉRIALE

DE DAKAR A CASABLANCA (3.500 km.) LES "GOUMS" VEILLEN SUR LES CARAVANES D'ACIER

AUX avant-postes de la ligne Maginot, le tirailleur marocain veille au côté du fantassin français, partageant avec un courage identique les mêmes dangers. Aux frontières de l'Empire, cependant, les frères du tirailleur montent aussi la garde. Dissidents d'hier ou ralliés de la première heure, tous ont répondu à l'appel du chef français, sous le fanion duquel ils sont accourus d'un même élan. Enrôlés dans les « goums », ils veillent, dans la montagne comme au désert, sur les pistes qui unissent nos plus lointaines possessions de la Méditerranée au Niger. C'est au long d'une de ces artères vitales que

le reporter de *Match* vous entraîne aujourd'hui : sur la *piste impériale* Sénégal-Maroc qui unit les deux centres névralgiques de l'Atlantique africain, Dakar et Casablanca. Commencée en 1935, au lendemain de la pacification du Sahara occidental, sa construction s'est poursuivie avec une énergie accrue depuis un an. Ce fil de vie tissé à travers la solitude meurtrière de jadis marque l'empreinte même de la volonté française sur ce sol africain qu'elle entreprit de vaincre après en avoir humanisé les hommes : ces hommes devenus aujourd'hui de rudes et fidèles compagnons du destin de notre pays.



A 20 KILOMETRES A L'HEURE, LES LOURDS CAMIONS

ROSSO, PREMIERE ÉTAPE.



LE VENT DE SABLE VIENT DE SE LEVER SUR

A Rosso, sitôt le fleuve Sénégal franchi, le grouillement joyeux du pays noir s'efface devant le silence. Désormais, la piste s'élance sur une aire illimitée de désolation, où glisse parfois à l'horizon l'ombre de guerriers maures voilés de bleu. Pas le moindre ruis-

BONDISSENT SUR LES « PARPAINGS », CAILLOUX VOLCANIQUES. DU JOUR A LA NUIT, LA TEMPERATURE PASSE DE 50 DEGRES A ZERO.

ET PUIS MILLE KILOMÈTRES DE PIERRE, DE SABLE ET DE SILENCE



LA PISTE. LES GOMIERS MEHARISTES DE L'ESCADRON BLEU, QUI VIENNENT DE METTRE PIED A TERRE POUR SE RENDRE AU POSTE, SE HATENT PENIBLEMENT.

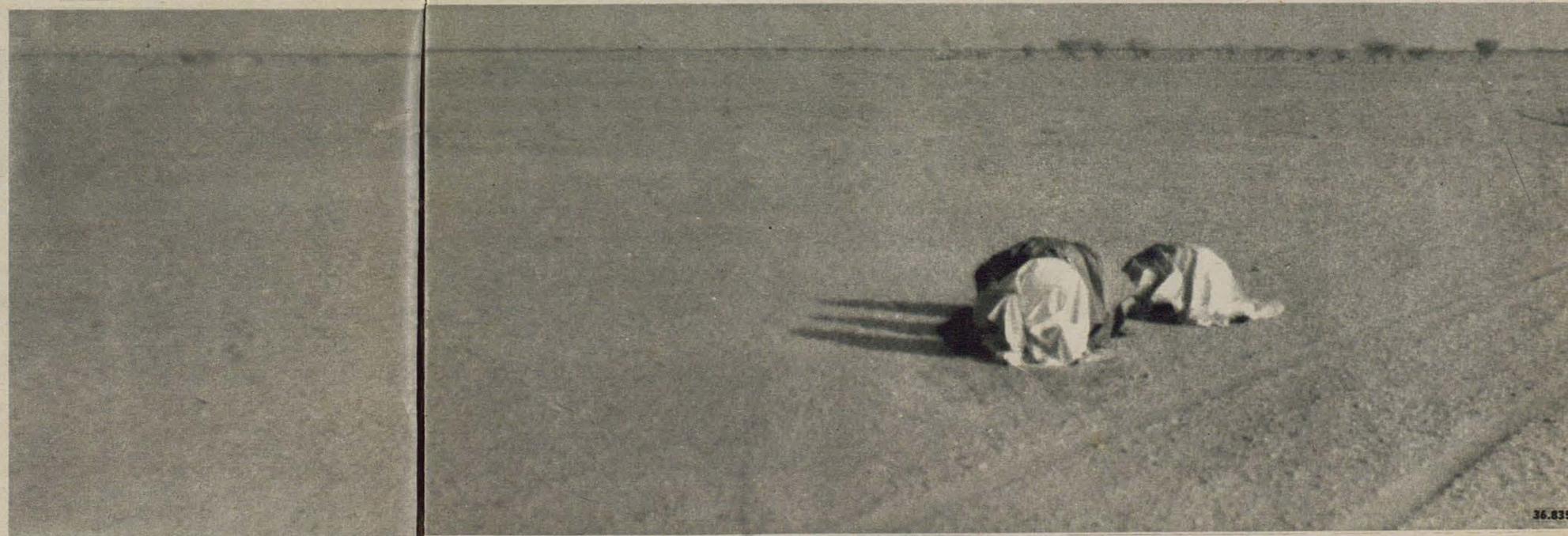
selet avant le terme final, là-bas, au Moghreb, tout au bout de l'échelle saharienne. Seuls, de rares points d'eau jalonnent les échelons, fontaines de délivrance dans un enfer de soif. Nouakchott, Akjoujt, Atar, Fort-Gouraud, Bir Mogheïn, Tindouf... Là ont surgi

du néant des postes solides, gages de la sécurité française, escales où les lourds camions s'abreuvent. Ancrée sur ces bouées, la piste impériale jette son amarre d'une rive à l'autre de l'océan de sables, rebondissant de dune en ravin, escaladant les pires

falaises, jusqu'aux heureuses palmeraies du Sud-Marocain qui marquent le seuil de la dernière étape... Rosso-Casablanca : 3.300 kilomètres, qui représentaient jadis trois mois au pas des méharis et que les caravanes d'acier parcourent en moins de dix jours.



LA CARTE DE LA PISTE. A ROSSO, LE FLEUVE SENEGAL, VU DE LA RIVE MAURITANienne.



CHAQUE SOIR, DANS LE MEME DECOR, LES MAURES

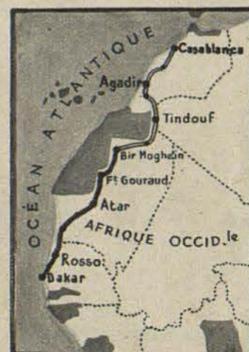
DE LA CARAVANE SE PROSTERNENT POUR LA PRIERE AU BORD DE LA PISTE, MARQUEE SEULEMENT PAR L'EMPREINTE DES ROUES DES CAMIONS.



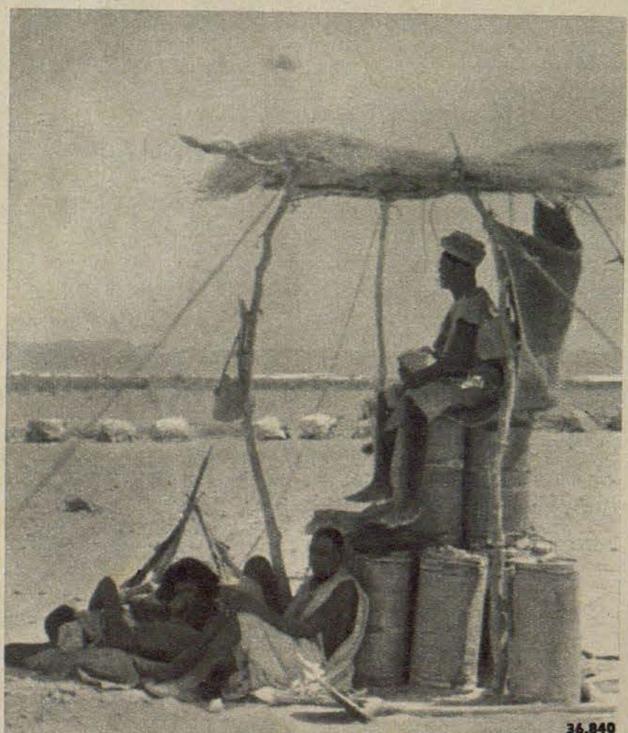
36.842

Du haut de sa tour de veille, un guetteur du poste frontière d'Ain-bel-Tili surveille les abords du Rio de Oro. Au delà commence la zone du Sahara espagnol.

LES MEHARISTES DE L'ESCADRON BLEU SONT LES GENDARMES DU DÉSERT



ROME, jadis, confia la garde de ses marches impériales à des légions recrutées parmi ses adversaires de la veille. De même, aujourd'hui, la paix française outre-mer repose sur ceux que nos armes ont hier soumis. Au cours du baroud de jadis, ces hommes, qui se sont rangés sous nos couleurs, avaient parfois tenu au bout de leur fusil l'officier français qui les commande maintenant. Mais le passé est mort et ils ont eux-mêmes choisi d'emblée pour chef celui dont ils avaient naguère éprouvé la bravoure. Avec un loyalisme identique, qu'ils soient Berbères de la montagne marocaine ou nomades du grand désert comme ces « hommes bleus » de Mauritanie, les gendarmes gardent la piste contre les hasards du désert. Ainsi, au Sahara, toutes les races du Nord et du Sud se succèdent pour assurer la relève.



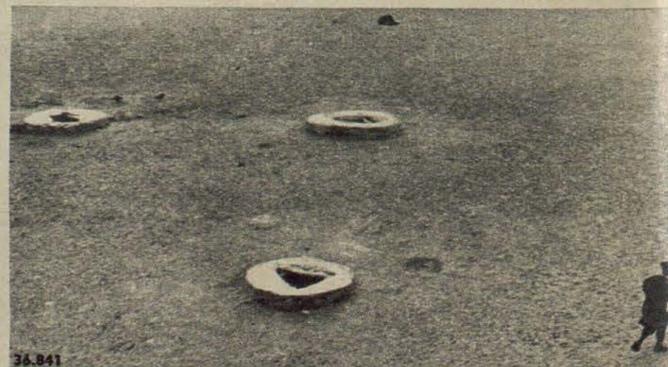
36.840

En Mauritanie, les « groupes nomades » sont l'équivalent des « compagnies méharistes » du Sahara algéro-marocain. On voit ici le guetteur du groupe nomade installé sur son mirador, au centre du carré formé par les selles des méharis.



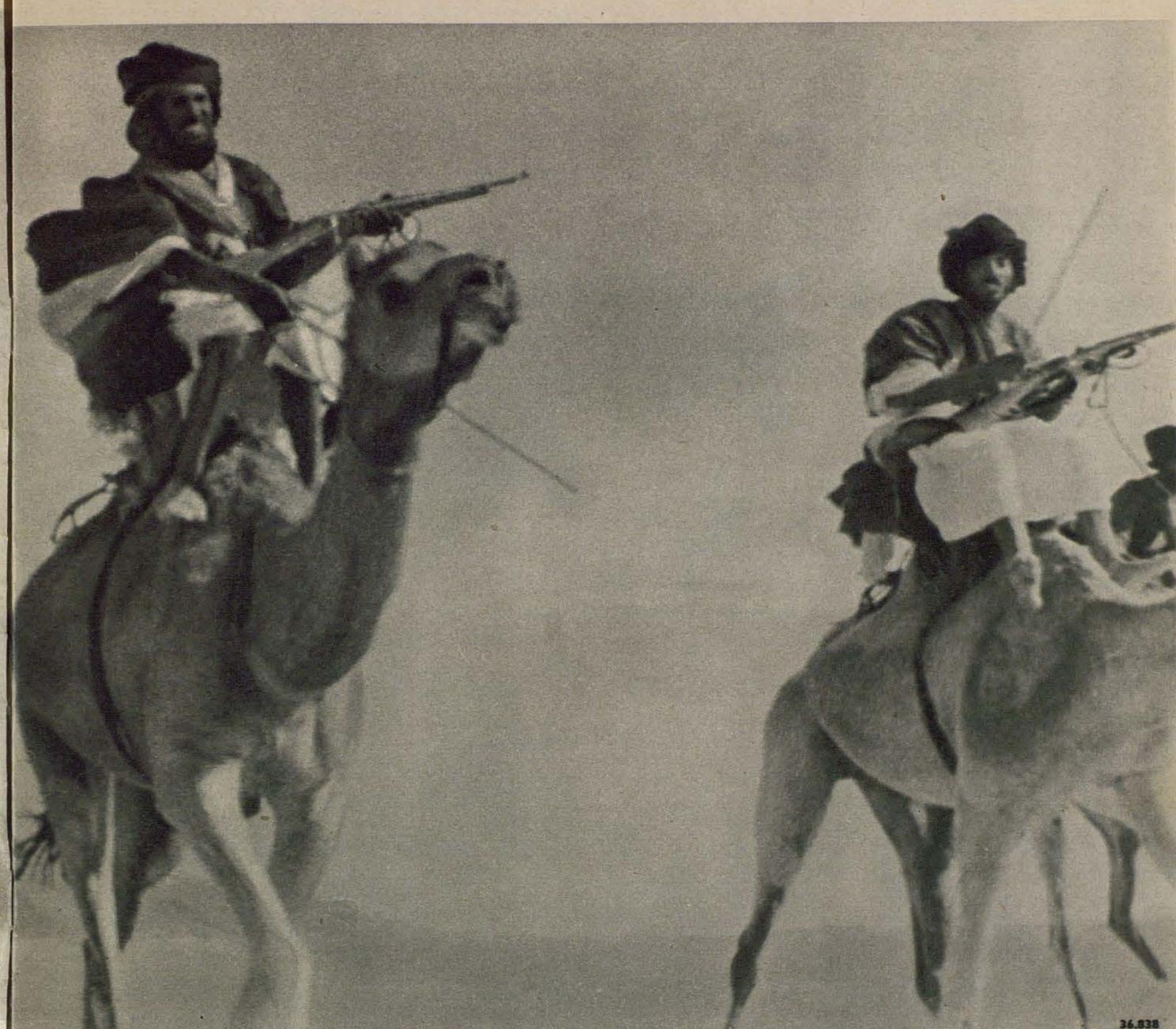
L'ESCADRON BLEU DOIT SON NOM ET SA COULEUR AUX COTONNADES INDIGO

A BIR MOGHREIN, IL Y AVAIT



36.841

DE MEME QU'A TINDOUF IL N'Y AVAIT QUE TROIS FAMILLES, DE MEME A BIR MOGHREIN IL N'Y AVAIT QUE TROIS PUIITS EN 1934.



36.838

DONT LES MEHARISTES SE VOIENT ET QUI DETEIGNENT SUR LEUR PEAU. CES MAURES SONT DES GUERRIERS QUE GRISENT LES JEUX DE LA POUDRE.

TROIS PUIITS...



36.839

AUJOURD'HUI CET ENDROIT PERDU, QUI N'ETAIT QU'UN NOM SUR UNE CARTE, ABRITE SOUS D'HARMONIEUSES COUPOLES UN POSTE SOLIDE.

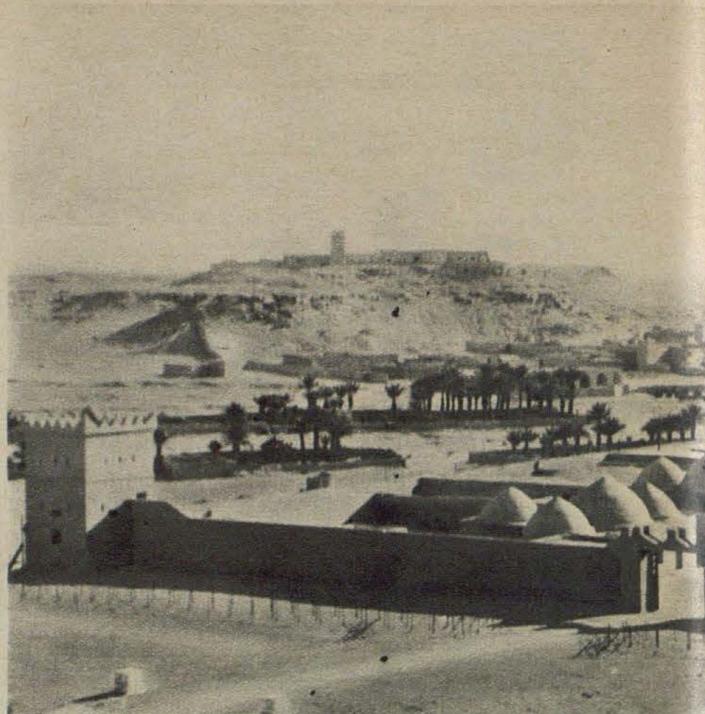


36.843

CONFIANTS DANS CETTE FORCE, LES NOMADES DU SAHARA OCCIDENTAL VIENNENT RELAYER SOUS SES MURS DE TOUS LES POINTS DU DÉSERT.



SUR TINDOUF VEILLE UN GOUM BERBERE DONT VOICI LE FANION.



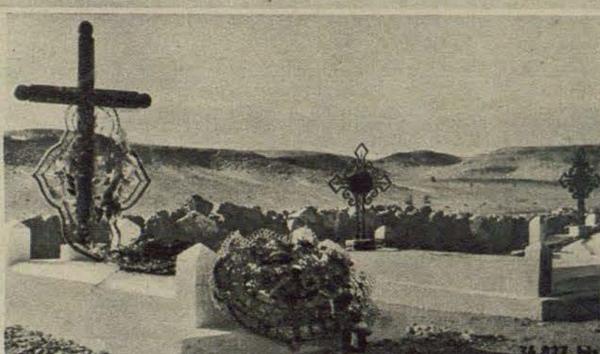
LES SOLDATS FRANÇAIS TROUVERENT TROIS FAMILLES A TINDOUF, LE



JOUR OU ILS PRIRENT POSSESSION DE LA VILLE. C'EST AUJOURD'HUI LE PLUS GROS POINT D'APPUI FRANÇAIS AU SAHARA OCCIDENTAL



LE 31 MARS 1934, TINDOUF ETAIT CONQUISE PAR NOS ARMES. CETTE PHOTO MONTRE NOS COULEURS HISSEES SUR LE BORDJ DE LA LEGION.

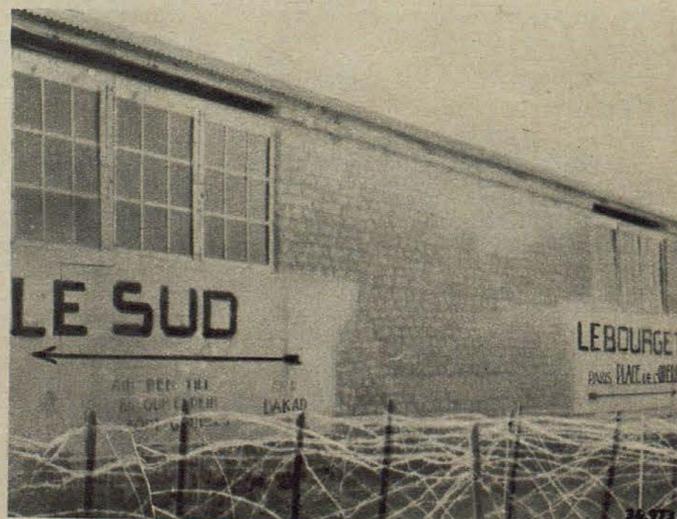


L'ARMEE D'AFRIQUE A DEJA MARQUE DE SON SANG LE SOL DE TINDOUF : ICI LES PREMIERES TOMBES DE LEGIONNAIRES, A L'OMBRE DU BORDJ.

TINDOUF, CLÉ DE LA PISTE A GARDÉ TRENTÉ ANS SON SECRET



En 1905, Gouraud entamait avec sa colonne de l'Adrar la première étape de la pacification mauritanienne. Trente ans plus tard, la prise de Tindouf en marquait le terme. Avec elle tombait le dernier rempart de la dissidence au désert : en même temps qu'elle nous donnait les clés de la piste, sa conquête apportait au Sahara la paix définitive. Razziee par les grands nomades qui attiraient sa renommée de cité caravanière (sel, or, esclaves du Soudan), Tindouf était désertée de ses habitants lorsque nos troupes y pénétrèrent pour la première fois en 1934. Aujourd'hui, dans Tindouf relevée de ses ruines, la piste nourricière apporte de nouveau sur ses marchés le flux et le reflux de la vie. Sous les murs de l'ancienne « capitale » du Sahara occidental, la France a créé la plus moderne et la plus solide de ses défenses au désert.



TINDOUF EST SITUÉ A MI-CHEMIN DE PARIS ET DU SUD SAHARIEN



UN CAMION DU GOU MOTO RISE DE TINDOUF, PORTANT LES « GUERBAS », OUTRES DE PEAU DE BOUC QUI SERVENT AU TRANSPORT DE L'EAU.



MARRAKECH. LA PISTE FINIT, LA ROUTE COMMENCE



Aux palmeraies marocaines — Tiznit, Taroudant, Marrakech — se termine la piste saharienne, et aussi la garde des goumiers du désert. Désormais la route commence, où les goums marocains assurent la relève. Il fallut trente ans pour soumettre ce morceau du continent africain. Après les hommes, vint le dur combat contre le sol. Dernière victoire de nos Sahariens, dont on peut dès aujourd'hui déchiffrer l'histoire aux traces de pneus sur le sable, plus innombrables que ne le furent jamais celles des caravanes. Une paix silencieuse et vigilante grâce aux magnifiques guerriers dont leurs chefs français ont su gagner l'estime et la loyauté : tel est le miracle de la *piste impériale* qui, derrière la France en guerre, continue sa mission aux confins de l'Afrique.



(Reportage HENRI MENJAUD.)

Le soldat Emile Allais

A CONSERVÉ SES SKIS DE CHAMPION DU MONDE



36.999

GEORGETTE ALLAIS ACCUEILLE JOYEUSEMENT SON MARI PERMISSIONNAIRE QU'ELLE VOIT LA PREMIÈRE FOIS AVEC UNE BARBE.

EMILE ALLAIS, champion du monde de ski, qui triomphait en 1936 aux Jeux olympiques, est actuellement mobilisé en qualité d'éclaireur-skieur, quelque part dans la montagne. En son absence, Georgette Allais, sa femme, une Vosgienne souriante et résolue, a pris la direction de l'école française de ski qu'avait fondée son mari. Emile Allais, complètement remis d'un acci-

dent survenu il y a quelques semaines, au cours d'une reconnaissance, est venu la semaine passée en permission dans son village natal — dans les Alpes. Il était parti, au premier jour, avec ses skis et son chien de traîneau Zinga. Avec Zinga, avec ses skis, il est revenu et, sans tarder, pendant quelques jours, il a repris ses longues courses à travers la montagne.

VOIR PAGE SUIVANTE



37.060

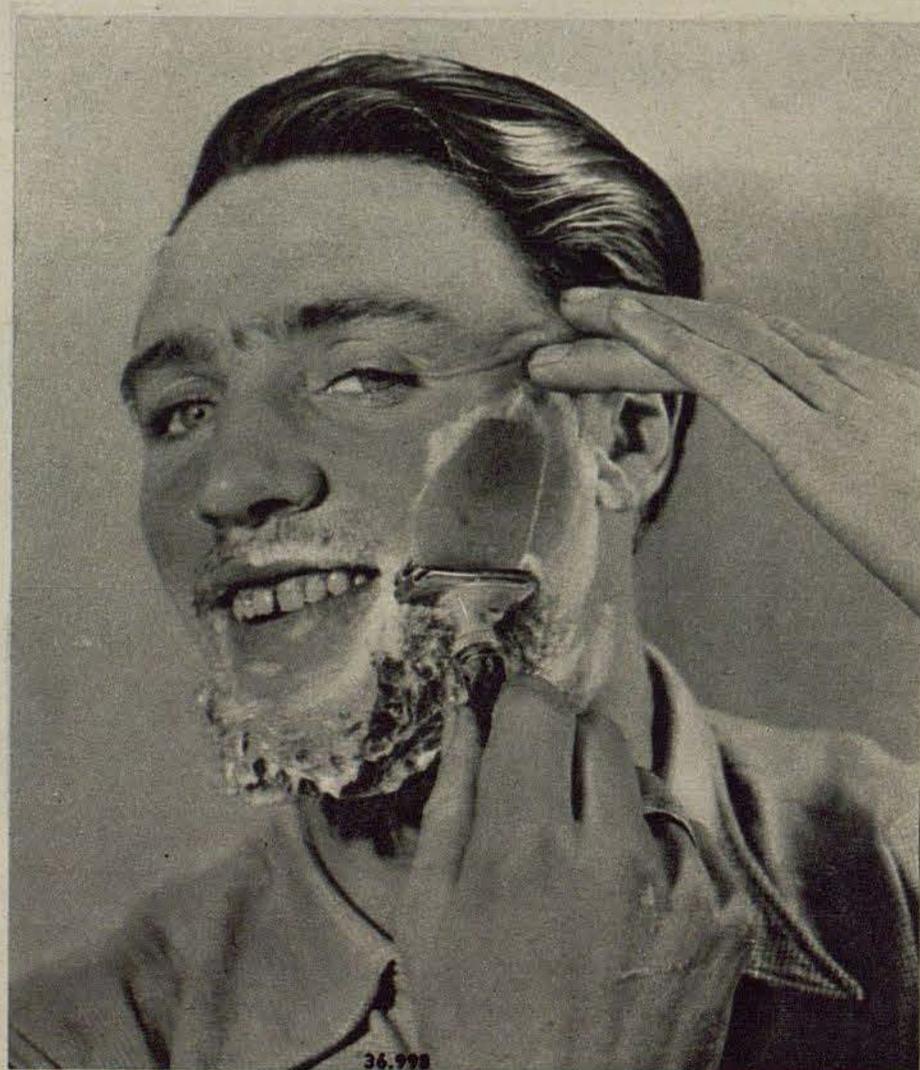
EN L'ABSENCE DE SON MARI, GEORGETTE ALLAIS AVAIT REPRIS LA DIRECTION DE SON COURS. PARMIS SES ELEVES SE TROUVENT DES PERMISSIONNAIRES.

ET LE PROFESSEUR EMILE ALLAIS A GARDÉ SA TENUE DE SOLDAT



36.997

Allais arrive en permission à Mégève où, tout enfant, pour la première fois, le futur champion du monde chaussa les skis en livrant les pains du boulanger.



36.998

Allais a profité de sa permission pour raser sa barbe de quatre mois. Pour huit jours il retrouve sa vie du temps de paix, mais conserve l'uniforme pour faire du ski.



EN UNIFORME BLEU, LEGER, RAPIDE, PRECIS,
IL BONDIT SUR LES PISTES NEIGEUSES.

FIN



AU CAMP DE CONCENTRATION D'ORANIENBURG, UN MALHEUREUX DETENU EST CONTRAINT DE SAUTER, SOUS L'ŒIL IRONIQUE DE SES GARDIENS.

UN DOCUMENT

LE RÈGLEMENT SECRET DES CAMPS DE CONCENTRATION ALLEMANDS

Nous publions aujourd'hui un intéressant document sur les camps de concentration du III^e Reich. Les horreurs dont ces prisons hitlériennes sont le théâtre ont été maintes fois évoquées. Mais jamais encore le règlement officiel d'un camp n'avait franchi ses limites. Les services de police du III^e Reich se souciaient fort peu d'accorder quelque publicité à un texte qui, établi sous la forme rigoureuse d'une loi, prescrit l'application hypocrite ou cynique de forfaits. Un prisonnier, évadé peu avant la guerre du camp d'Esterweget, a réussi à emporter cette circulaire confidentielle.

1° — But du camp de concentration

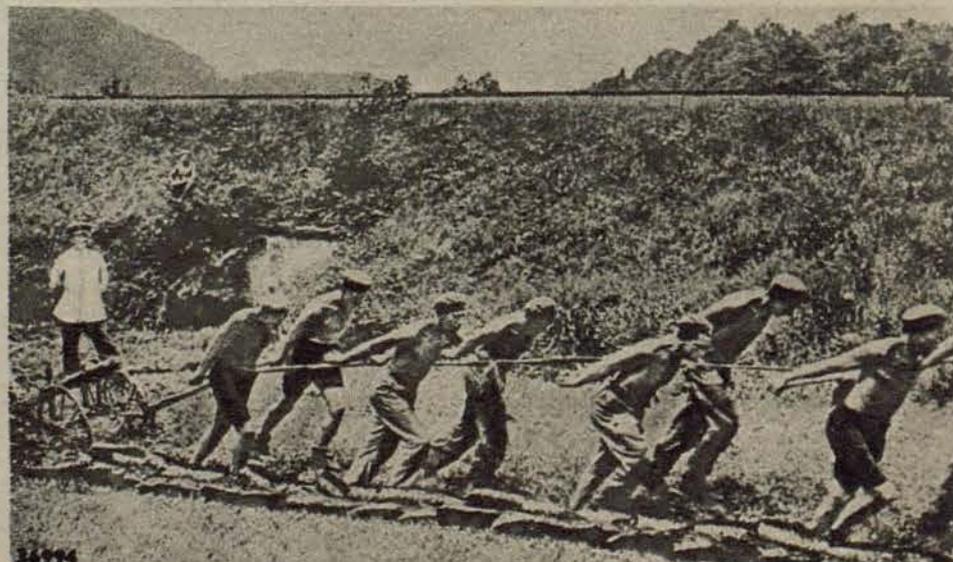
Le détenu aura tout loisir de réfléchir aux raisons qui l'ont amené au camp de concentration ; il aura l'opportunité de faire amende honorable envers sa patrie et ses compatriotes et de reconnaître les mérites du régime national-socialiste, à moins qu'il ne préfère, gardant là un point de vue tout personnel, mourir pour les fins inavouables de la seconde ou de la troisième internationale judéo-marxiste d'un Marx ou d'un Lénine (*sic*).

2° — Dispositions intérieures.

Aucun prisonnier ne sera autorisé à porter à l'intérieur du camp des vêtements civils. Les vêtements personnels seront remis contre un reçu au moment de son internement et gardés par l'administration. Tout nouvel arrivant aura la tête complètement rasée. Quiconque s'abstiendrait, le cas échéant, de déclarer lors de son internement



CE PRISONNIER N'A PU RESISTER AUX MAUVAIS TRAITEMENTS INFLIGES.



LE TORSSE NU, CES MALHEUREUX SONT ATTELES A LA CHARRUE.



LES DETENUS, JEUNES OU VIEUX, QUELS QU'ILS SOIENT, DOIVENT SUBIR LE JOUG DES S.S. LES VOICI QUI ATTENDENT, ALIGNES, LES ORDRES DES BOURREAUX

qu'il est porteur de parasites serait passible de sanctions disciplinaires. Le prisonnier devra s'en tenir à l'exacte vérité lorsqu'il déclinera, devant le fonctionnaire de la section politique, ses nom et qualités. Il devra répondre avec la plus grande précision aux questions qui lui seront posées.

3° — Déclaration des maladies contagieuses

Quiconque sera atteint d'une maladie contagieuse ou transmissible — ou porteur de parasites au moment de son internement — devra en faire la déclaration.

Les sous-officiers surveillant les prisonniers et les chefs de gradés affectés à la surveillance d'un baraquement, qui laisseraient s'y introduire des parasites tels que poux de tête, punaises et poux de corps, seront passibles des mêmes punitions que les prisonniers porteurs de parasites qui les auraient introduits au camp en négligeant d'en faire la déclaration. Les parasites sont en effet

incompatibles avec la propreté indispensable pour les locaux et les individus. Si le délit sus-mentionné a été commis avec préméditation, les personnes qui en sont responsables seront inculpées de sabotage.

4° — Discipline et prescriptions de police

Quelle que soit leur origine, leur profession, leur situation sociale, tous les détenus du camp, sans exception, seront considérés comme des inférieurs. Tous, jeunes ou vieux, devront se soumettre dès leur internement à la discipline militaire et au règlement.

Tous les S.S., jusqu'au commandant de la place, ont la haute main sur les détenus qui leur devront la plus stricte obéissance, sans discussion possible. Les attributions des S.S. seront fixées par une ordonnance particulière à chaque camp ; néanmoins ceux qui outrepasseraient leurs pouvoirs seraient passibles de poursuites.

5° — Marques de respect

Les prisonniers sont tenus, conformément à la discipline, de manifester à toutes les sections des S.S. les marques de respect dues aux militaires ; ils devront se mettre au garde à vous dès qu'un S.S. leur adressera la parole.

Au cours des déplacements en colonne, les hommes salueront par « tête à gauche » et « tête à droite ».

Devant les chefs des S.S., à partir du grade de commandant de groupe, les prisonniers salueront aux commandements du S.S. qui conduit la section : « Tête à droite », « Garde à vous ! » et enlèveront ce faisant leur béret.

Les prisonniers seront autorisés à rester couverts dans une chambre, lors même de la visite d'un supérieur, et à poursuivre leur travail. La sentinelle en chef devra faire le rapport aidé de la compagnie de prisonniers. Lorsqu'un supérieur

(Suite page 40.)



NUIT ET JOUR UN SOLDAT MONTE LA GARDE DEVANT LA PORTE.



LES PRISONNIERS ARRIVENT. ILS VONT QUITTER LEURS VETEMENTS CIVILS.

IL NEIGE SUR LE FRONT



LE BARRAGE MARQUE UNE ENTREE DE LA LIGNE MAGINOT.

37.186



37.180

EN DEPIT DE LA NEIGE, LE TRAVAIL CONTINUE SUR LA LIGNE MAGINOT. LES SOLDATS CONSTRUISENT DES RESEAUX DE BARBELES.

HIVER 1940. La neige s'installe sur le front. La boue durcit. Le froid est plus vif mais moins douloureux que cette humidité de décembre qui pénétrait les capotes, imprégnait jusqu'à la peau. Activité des patrouilles. En avant de la « ligne », les petits détachements des groupes de contact continuent leur veille. La neige, qui camoufle les champs et feutre les pas, rend encore plus mystérieuse cette perpétuelle alerte des avant-postes à quoi se résout actuelle-

ment la guerre sur terre. Le bruit du canon, à la fois répercuté et assourdi, secoue à peine les arbres blanchis. Plus loin, les pionniers poursuivent leur travail. De part et d'autre de la ligne Maginot de nouveaux retranchements surgissent. Des centaines de milliers d'hommes s'emploient à parfaire la forteresse de la France. Les fortifications s'étoffent en profondeur et la pelle remue plus la terre que l'obus. Et, dans le nouveau décor, la guerre continue.

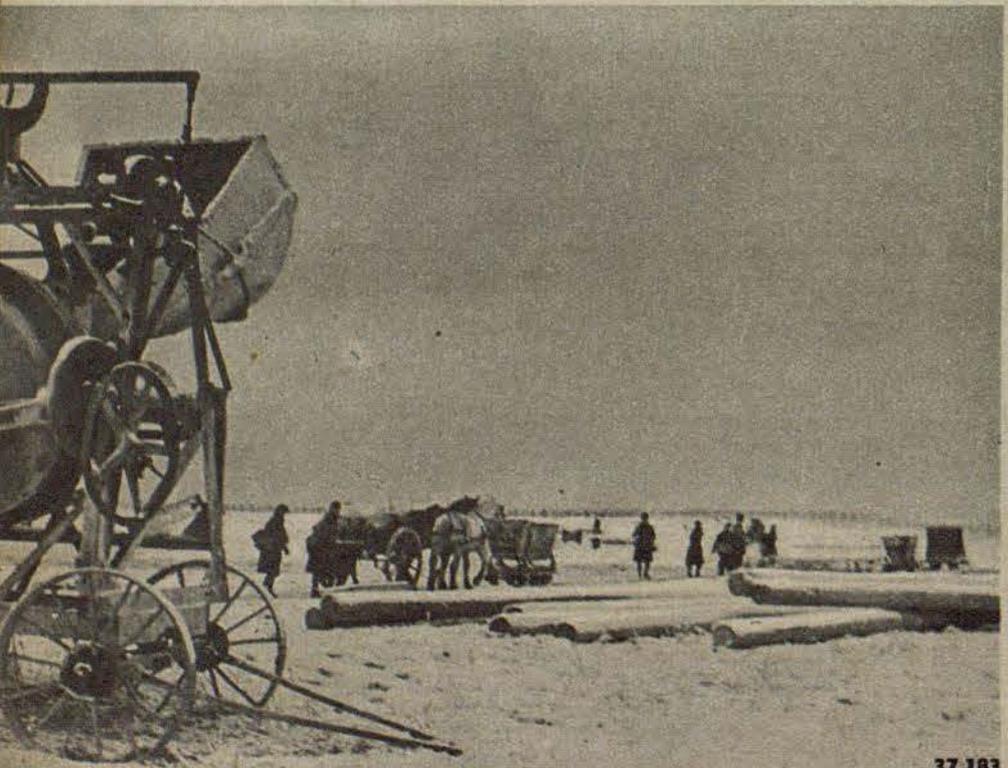
ON TRAVAILLE SUR LA LIGNE MAGINOT



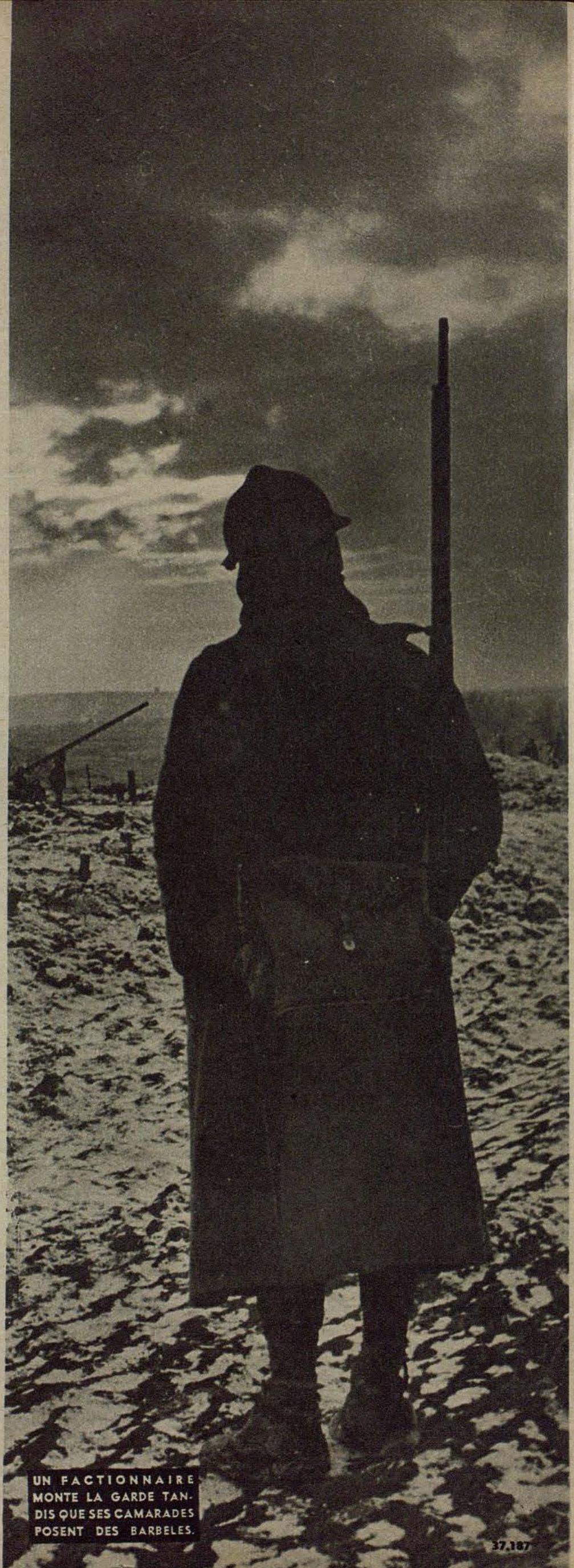
SUR LE BORD D'UNE ROUTE, UN DEPOT DE MATERIEL : PIEUX ET BARBELES.



DANS UNE POSITION D'INFANTERIE, DES HOMMES EDIFIENT UN ABRI LEGER.



UNE BETONNIERE POUR LE RENFORCEMENT DE LA LIGNE MAGINOT



UN FACTIONNAIRE MONTE LA GARDE TANDIS QUE SES CAMARADES POSENT DES BARBELES.



DES PIONNIERS CREUSENT UN BOYAU D'ACCES.
VOIR PAGE SUIVANTE



37.179

AVANT LE DEPART DE LA PATROUILLE, UN OFFICIER DONNE AUX HOMMES SES INSTRUCTIONS.

DES OMBRES PASSENT : UNE PATROUILLE

UN GUETTEUR ATTENTIF SURVEILLE LE TERRAIN QUE VA PARCOURIR LA PATROUILLE.



37.189

LA PATROUILLE A TRAVERS BOIS.

VOIR PAGE SUIVANTE



37.184

A LA SORTIE DU BOIS LES PATROUILLEURS DOIVENT REDOUBLER DE PRUDENCE. CE SOLDAT SE POSTE EN ARRET DERRIERE UN ARBRE.



37.185

CES BRANCHES MASQUENT LES HOMMES ET LES FUSILS-MITRAILLEURS.



37.190

A TRAVERS LES FOURRES ON AVANCE A GENOU OU MEME EN RAMPANT.

LE RETOUR DE LA PATROUILLE



LA PATROUILLE EST REVENUE DANS LES LIGNES FRANÇAISES, ELLE PEUT AVANCER A DECOUVERT.



FIN

LA CROISIÈRE EN BLEU

GRANDE NOUVELLE DE BLAISE CENDRARS

CHAPITRE PREMIER

— *Pernambouc aux montagnes bleues !* s'écrie quelque part Victor Hugo, dans un de ses innombrables poèmes. Mais où sont-elles, ces fameuses montagnes bleues, commandant ? Je ne les vois nulle part et, à chaque traversée, je les cherche à cause de cette affirmation de Victor Hugo qui me revient en mémoire chaque fois que le bateau va faire escale...

Et je remis son binoculaire Zeiss au commandant.

J'étais sur la passerelle de l'*Eric-Juel*, où son commandant m'avait donné libre accès depuis cinq jours que j'étais à son bord. La triple cité s'étalait devant nous comme dans le creux d'une main, ses toits, ses clochers se découpant en silhouette sur le rose du soleil levant, et le grand transatlantique danois décrivait une courbe majestueuse sur l'eau calme pour entrer dans le port que les cartes marines nomment aujourd'hui Recife, et les Pernambousains Olinda, c'est-à-dire : « Oh ! la jolie ! », probablement parce que leur ville est noyée dans la végétation luxuriante du tropique, palétuviers, cocotiers, palmiers, papayers, citronniers, jasmains sauvages, et les touffes écrasantes des plus beaux manguiers du monde ou parce que les églises et les maisons de l'antique capitainerie de Pernambuco sont peinturlurées ou décorées d'anciennes faïences portugaises, des *azuleijos*, ou des armoiries de la maison ducal de Nassau, les Hollandais ayant à leur tour et longtemps possédé cette ville au moment de la guerre des Epices et de la concurrence que toutes les marines de la vieille Europe se faisaient sur cette côte du Nouveau-Monde, autour du fameux bois de teinture, le pau *Brazil*, cette richesse de la fin du XVI^e siècle.

Si la mer était calme, la manœuvre d'accostage était délicate. Car depuis que le récif fendu, qui barrait autrefois l'entrée du vieux port, a été enrobé dans la coulée d'un môle ou brise-lames gigantesque en béton armé et a donné son nom au nouveau port de Pernambuco, le bassin est d'un accès difficile à cause d'un violent courant que cet ouvrage moderne a fait naître entre les quais hérissés de grues et rutilants de lumières électriques, mais où un transatlantique de 200 mètres a du mal à évoluer, dressé qu'il est par ce courant artificiel.

L'œil à la manœuvre, le commandant de l'*Eric-Juel* me répondit néanmoins :

— Voici trente-cinq ans que je suis sur la ligne et que je fais régulièrement escale à Pernambuco, monsieur Cendrars. L'étymologie de Pernambuco signifie : *la pierre dans la bouche ou la bouche dans la pierre*, je ne sais, car si, avant la guerre, quand nous venions charger le sucre brut de cette région, le *demerara*, il y avait, en effet, un caillou qui bouchait l'entrée, la bouche du port, cet écueil lui-même était fendu comme une bouche, car c'était un récif de corail, le seul, d'ailleurs, sur cette côte granitique.

Encore pouvait-on passer, et sans danger, alors que maintenant qu'ils ont construit leur grand truc en maçonnerie pour faire moderne et qu'ils sont fiers d'être à la page, c'est tout juste si nous n'alions pas jeter nos passagers de luxe à la côte. Et c'est ce qu'on appelle le progrès !... Mais je puis vous certifier qu'il n'y a jamais eu de montagnes, et même pas des bleues, dans ces parages. Ah ! les poètes, ils se fichent autant de la véritable nature des choses que nos ingénieurs diplômés qui ont réussi à nous créer ici un courant sous-marin dans des eaux réputées pour leur calme. Depuis toujours, Pernambuco a été connu comme un port sûr, mais, aujourd'hui, avec nos mastodontes, nous évitons, et de justesse, chaque fois une catastrophe. Puisque vous aimez la précision, vous, je dois vous dire qu'en indien, Pernambuco, qui n'est qu'une corruption portugaise du mot tupi *Herà-n-mb-àquá-n-a*, signifie *escarpé et pointu* s'il s'agit d'une montagne, mais aussi *se hausser sur la pointe des pieds, s'élever en pointe* s'il s'agit d'une roche à fleur d'eau et, encore, s'il s'agit d'un courant, *se vider comme un pot, se répandre, couler bruyamment, se frayer la voie, se forer un trou, se faufiler, passer outre, s'engouffrer en bouillonnant*. Tout dépend de l'intonation que l'on donne au radical *àquá*, dont le sens tupi est *pont, dos* si l'on parle d'une montagne, ou alors *courant violent, remous, ressac* si l'on fait allusion à de l'eau, comme l'explique le père Luiz Figueira, de la Compagnie de Jésus, dans son *Arté de Grammatica da Lingua Brasilica*, chose que l'on ne peut savoir qu'en écoutant parler les sauvages, dit-il, ou en devinant la clef de leur système d'accentuation, car, des sauvages, il y a belle lurette qu'il n'y en a plus ! Mais il est tout de même curieux que Victor Hugo, qui ne connaissait pas plus le tupi que Montaigne les Toupinambas ou les Tapinambous, ait fait allusion à des montagnes en parlant de Pernambuco comme s'il avait commis une simple erreur d'accent tonique et non pas une grave erreur descriptive, géographique...

Ce n'était pas la première fois que je tombais sur un commandant de navire ayant son dada. Que celui-ci fût fort en étymologie ou en grammaire tupi ne m'épatait pas ! J'en avais rencontré qui tricotaient, brodaient ou faisaient de la dentelle au fuseau. D'autres font des patiences. J'en ai connu qui se livraient à la radiesthésie, à l'hypnotisme, au mesmérisme, à la magie noire ou blanche. Si certains sont des inventeurs, des bricoleurs ou des scientifiques, beaucoup d'autres sont des poètes, des rêveurs, des amateurs, ont une nature d'artiste. Si l'un est métaphysicien, pessimiste et a comme livre de chevet les œuvres complètes de Schopenhauer dans sa cabine, un autre encombre sa chambre de bibelots, de tableaux, de photographies d'art, de potiches, d'objets exotiques et, comme une vieille fille sentimentale, s'applique, sa vie durant et sous n'importe quelle latitude du globe, à

salir de l'aquarelle qu'il rate régulièrement. D'autres boivent. D'autres dorment ou digèrent à longueur de journée. Beaucoup ne pensent à rien. D'autres encore sont aigris. Mais le type le plus rare est assurément celui du vieux loup de mer, quoique tous soient à cheval sur le service. Et si j'écoutais avec admiration le commandant de l'*Eric-Juel* me faire avec aisance une leçon de choses, c'est que, tout en me parlant, il allait, venait, l'œil à la manœuvre, surveillant le pilote brésilien qui entre temps était monté à bord, donnait des ordres à son second qui, la main sur le shadburne à répétition sonore, ralentissait, stoppait ou faisait tourner en marche arrière les turbines de ce magnifique transatlantique dont le commandant Fredrik Jensen avait la responsabilité, après Dieu.

Jensen était un homme de cinquante ans. Il était grand, beau, fier, distingué, élégant et, le regardant faire et l'écoutant parler, ce matin-là, sur sa dunette, je compris pourquoi les passagères avaient surnommé notre commandant « l'amiral ». Et certes, l'on ne peut imaginer marin portant mieux ce titre que Fredrik Jensen, le commandant de l'*Eric-Juel*, le plus grand transatlantique alors en service sur la ligne de l'Amérique du Sud, l'orgueil de la flotte, de la nation danoise.

— N'oubliez pas que vous dînez ce soir avec moi, me dit le commandant comme je quittais la passerelle pour descendre à terre et aller faire un tour en ville. Je vous montrerai le vieux bouquin du père Figueira. J'en possède un exemplaire assez bien conservé. Il a été édité à Lisbonne en 1651. Il est rarissime.

— Et vous, vous ne venez pas avec moi, commandant ?

— Non. Excusez-moi. Jamais je ne quitte mon bord.

CHAPITRE II

La mise en service de l'*Eric-Juel* sur le Sud-Atlantique avait fait sensation dans tous les ports, de Pernambuco à Buenos-Ayres, et comme pour son premier voyage de retour tous les passages avaient été retenus d'avance chez les agents, j'avais eu beaucoup de mal à trouver une place en montant à bord, cinq jours auparavant.

Si j'avais embarqué sur ce bateau ce n'était pas par snobisme ni parce que j'avais lu les articles dithyrambiques consacrés par tous les journaux de l'Amérique australe au premier transatlantique qui par son aménagement, ses installations, la dimension de ses salons, le confort de ses appartements, sa piscine, son garage pour automobiles, sa roseraie de quarante mille roses, éblouissait les populations, avait rafé d'un seul coup la clientèle enviable des nouveaux nababs argentins et des *fanzendeiros* brésiliens enrichis (type de vaisseau de luxe qui servit par la suite de modèle à une flotte internationale de paquebots de plus en plus somptueux et rapides que l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la France lancèrent concurremment sur cette ligne, du lendemain de la grande guerre à la veille de la crise mondiale, c'est-à-

dire durant dix ans, dix ans qui comptent dans la ruine du monde, l'*Augustus* battant le *Cap-Arcona*, l'*Asturias*, le *Saturnia* et le malheureux *Atlantique*, le dernier de la série, arrivant en tête et battant tous ses rivaux avant d'être détruit par un incendie resté mystérieux ; non, en embarquant, je n'avais pas été victime de la publicité ni de l'engouement général ; mais si j'étais monté à bord du bateau danois, c'est que j'étais impatient de rentrer en France et que l'*Eric-Juel* était tout simplement le premier bateau à passer à Santos et ce n'est, d'ailleurs, qu'à force de débrouille que j'avais réussi à dénicher une petite cabine de premières, avec une minuscule salle de bain, tant la presse était grande à bord.

Comme toujours, car j'ai mes habitudes en voyage, à peine installé, j'étais allé m'aboucher avec le gros Clausen, le maître d'hôtel, pour retenir ma table dans la salle à manger et j'avais obtenu, comme je le désirais, non pas sans discussion mais grâce à la vertu d'un pourboire royal, une petite table d'angle, où je serais seul, bien tranquille et admirablement placé pour observer les autres.

J'ai trop roulé ma bosse et je connais trop de gens dans les cinq parties du monde pour craindre ou pour avoir horreur de faire de nouvelles connaissances à bord d'un paquebot ; d'ailleurs, les amitiés de bord, pour aussi soudaines et intéressantes et totales qu'elles soient ne comptent pas, pas plus que les serments de se revoir ou de s'écrire ; j'ai trop voyagé pour ne pas savoir qu'aussitôt débarqués les passagers d'un même paquebot ne se reverront plus, chacun courant à ses propres affaires, étant repris par ses propres soucis ; savoir qu'elles sont sans lendemain fait le charme même de ces rencontres enthousiasmantes, de ces sympathies en coup de foudre où deux êtres se donnent l'un à l'autre comme pour la vie parce qu'ils sont entre ciel et mer et se croient détachés de tout, oubliant que la plus longue croisière dure à peine vingt jours. Mais j'avais besoin d'être seul, de méditer, de réfléchir et de me tâter pour mettre un peu d'ordre dans tout ce que j'avais vu, vécu, appris, observé durant les neuf mois que je venais de passer à l'intérieur du Brésil, ne refusant aucune aventure et comme perdu sur une planète inconnue.

Cette dernière expérience humaine suivant de près mes aventures de guerre, qui avaient été pour moi une révélation de ce qui se passe, si jamais elle est habitée, sur l'autre face de la lune, celle qui ne se présente jamais à l'objectif des télescopes et est par conséquent inhumaine, était un univers par trop lourd à supporter et dont par moment j'étais las. C'est pourquoi je ne tenais pas à me mêler aux autres passagers et désirais rester à l'écart de la cohue. J'étais agacé, fatigué. Je n'avais envie de parler à personne. J'avais à

(Suite page 41.)

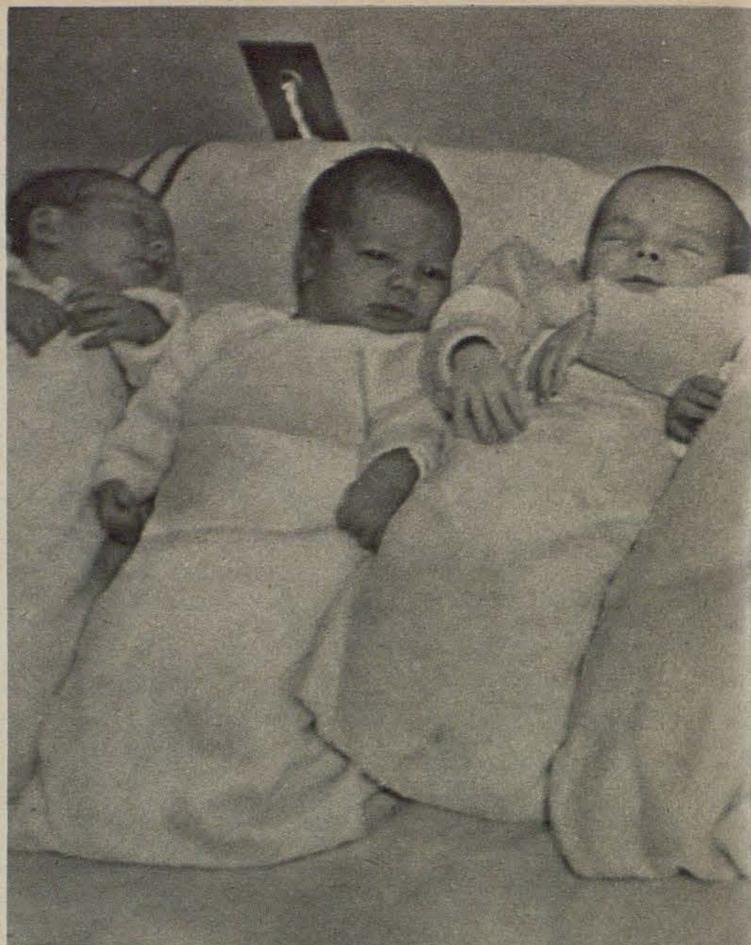


— Je suis le filleul de Madame...
— Moi, j' veux bien lui dire que vous êtes là... mais, j' vous préviens qu'elle a vingt-cinq ans de plus que moi !

A PERIGUEUX

NAÎT CHAQUE JOUR UN PETIT STRASBOURGEOIS

Septembre 1939. La guerre éclate. Afin d'éviter à la population d'une région opulente les dangers de bombardements probables, le gouvernement décide sagement l'évacuation préventive. L'Alsace, confiée à la garde des armées de la République, se voit vidée d'une partie de ses habitants. 80.000 Alsaciens dont 70.000 habitants de Strasbourg s'en vont provisoirement, dans une autre région de France, attendre, confiants dans la victoire et la vigilance de nos troupes, le retour triomphant au pays frontalier où se dresse l'admirable flèche de leur cathédrale. En attendant, Périgueux et la Dordogne les accueillent. Chacun apprend à estimer les qualités de l'autre. D'autre part les coïncidences heureuses se multiplient. Les Strasbourgeois avaient l'Ill pour rivière ; les Périgourdins, l'Isle. Les premiers sont de fins spécialistes en foies gras, les seconds ne le leur cèdent en rien sur ce point et y ajoutent la recherche des truffes. Un Périgourdin sur trois est Alsacien en ce moment. Depuis l'évacuation il est né chaque jour un petit Strasbourgeois à Périgueux. A la maternité alsacienne située au haut de la ville, le médecin-chef, le célèbre professeur Reeb, espère plus de 2.000 naissances pour 1940. Municipalité, administrations diverses, banques, grands magasins, écoles ont été transférés. Les fonctionnaires sont à leur poste, attentifs à faciliter l'installation de leurs compatriotes qui s'acclimatent d'autant plus facilement qu'ils retrouvent à chaque pas, à travers la ville, les enseignes qui leurs sont familières et des visages connus.



37.001

CES PETITS STRASBOURGEOIS PUR SANG, VENUS

AU MONDE A LA MATERNITE ALSACIENNE DE PERIGUEUX, SE TROUVENT REUNIS POUR LA PREMIERE FOIS. LE PLUS AGE D'ENTRE EUX N'A PAS ENCORE 15 JOURS.



37.000

Mlle HOLLANDER EST FIERE DE PORTER DANS SES BRAS ROGER ET MICHELE, NES LE JOUR DE NOEL.



TOUTES LES INFIRMIERES DE CETTE MATERNITE



37.002

DESTINEE AUX ALSACIENS SONT ALSACIENNES.



37.003

JEAN-CHARLES WENDLING, NE LE 25 DECEMBRE, EST PRESENTE AU PROFESSEUR REEB, DE STRASBOURG. VOIR PAGE SUIVANTE

ILS ONT RETROUVÉ L'ISLE ET LE FOIE GRAS



37.004

CHARLES HIRLIMANN, LYCEEN DE STRASBOURG, POUR RENTRER CHEZ LUI, PASSAIT SUR L'ILL. A PERIGUEUX, IL S'ARRETE SUR LE PONT DE L'ISLE



37.005

M. RIVES, PHARMACIEN, ANNONCE QUE CHEZ LUI ON PARLE ALSACIEN...



37.006

LA BANQUE DE STRASBOURG A FONDE UNE NOUVELLE SUCCURSALE



37.007

UN PERMISSIONNAIRE LIT LES « DERNIERES NOUVELLES » DE STRASBOURG



37.008

A L'ECOLE, CES PETITES FILLES ENTONNENT DES CHANTS D'ALSACE



37.010

FRITZ MUNCH, CHEF D'ORCHESTRE A STRASBOURG EN A RECONSTITUE UN



37.009

LES CHARCUTERIES ALSACIENNES SONT TOUJOURS TRES ACHALANDEES



37.011

ET LES GRANDS MAGASINS DE STRASBOURG ONT DEMENAGE EUX AUSSI.

MGR L'ÉVÊQUE, M. LE MAIRE...



37.014

On a mis à la disposition de M. le pasteur Ortlieb, de Strasbourg, un temple qui fut fondé à l'époque des Guerres de religion.

M. le rabbin Marx, qui tient sa petite-fille Madeleine sur ses genoux, a apporté les objets du culte israélite, dont le chandelier à sept branches.



37.015

La nouvelle et provisoire mairie de Strasbourg est installée dans les locaux de la Chambre de commerce de Périgueux. Voici M. Naegelen (à droite), adjoint au maire et son délégué en Dordogne, conversant avec des collègues du Conseil municipal.



37.016

Monsieur Louis, évêque de Périgueux (à gauche), fait les honneurs de son diocèse à Mgr Douvier, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg. Les deux prélats font chaque jour de nombreuses visites en

commun. Le visage du vicairé général de Strasbourg s'éclaire en voyant ses fidèles apprendre le chemin de leur nouvelle cathédrale. Ce n'est plus la haute flèche gothique, mais les coupes byzantines.



37.017

De droite à gauche : M. Barraud, délégué du préfet du Bas-Rhin ; M. Naegelen, adjoint au maire de Strasbourg ; M. Marcel Jaquier, préfet de la Dordogne, sont allés déjeuner chez le docteur Gauda, sénateur-maire de Périgueux qui, bien entendu, leur sert à boire des vins d'Alsace.

...ET MÊME M. LE PERCEPTEUR



37.018

« Bonjour monsieur et cher collègue. Ravi de vous rencontrer ici. » M. François, percepteur de Périgueux (à droite), salue son nouvel ami et compatriote, M. Apprill, percepteur de Strasbourg, qui est toujours fort occupé.

FIN



LA POINTE NORD D'HELIGOLAND AVEC SES FALAISES DE QUARTZ DECHIQUETEES. ASPECT SEVERE QUI CONTRASTE AVEC CELUI DU SUD.

HELIGOLAND. AU-DESSUS DE CE ROCHER CENT AVIONS SE SONT BATTUS

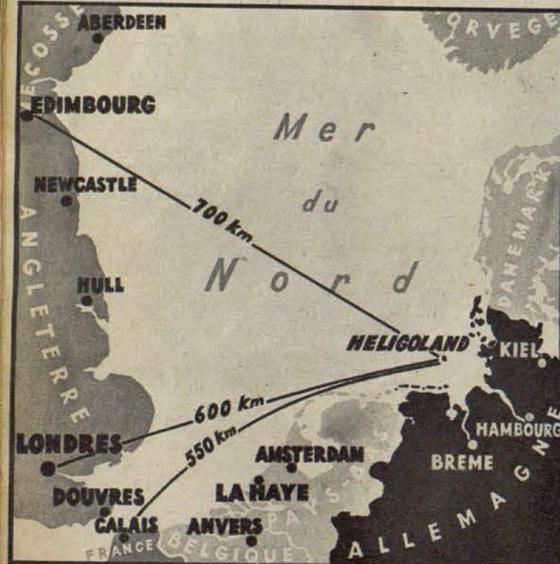


Rongée par la haute mer, la falaise s'effondre un peu plus chaque jour.

Le 3 décembre, l'aviation anglaise réalisait un raid sur Heligoland. Le 18 avait lieu, aux abords de l'île, la plus grande bataille aérienne qui ait jamais été livrée jusqu'alors. Environ quatre-vingt-dix à cent appareils ont pris part à l'engagement ; la plupart des membres des équipages britanniques recevaient, ce jour-là, le baptême du feu. Jadis possession des seigneurs de la mer, des Vikings, Heligoland est ensuite devenue un fief appartenant au duc de Schleswig-Holstein, puis elle a connu, presque un siècle durant, l'occupation anglaise. Saisie par l'Angleterre dès 1807, lors de la bataille de Copenhague, Heligoland lui fut définitivement remise lors des traités de 1814 et de la liquidation des guerres impériales.

Sous la domination anglaise, on vit la population de pêcheurs tripler en quatre-vingts ans, passant de 500 à 1.500 habitants. Les habitants d'Heligoland gardèrent leurs privilèges et coutumes et l'usage libre de leur langue, un dialecte germano-scandinave. L'île était un port franc, place de ravitaillement pour les navires de pêche et de commerce, station balnéaire pour les Allemands qui venaient y passer leurs vacances. Mais, en 1890, la Grande-Bretagne céda à l'Allemagne la petite île de la mer du Nord contre la possession de Zanzibar, en Afrique. Dès lors, commence

un régime nouveau et l'île va devenir une forteresse. L'Allemagne construit des quais, les prolonge en eau peu profonde et aménage à Heligoland une base pour sous-marins et navires de petit tonnage. En 1914, tous les habitants furent évacués vers l'Allemagne. Quelques-uns d'entre eux seulement purent, en 1918, regagner leur ancienne demeure : ils trouvèrent l'île intacte, n'ayant subi aucun bombardement sérieux. Cependant, c'était aux approches d'Heligoland qu'avait eu lieu, le 28 août 1914, la première grande bataille de la guerre. Le traité de Versailles exigea de l'Allemagne le démantèlement de toutes les fortifications de l'île et Heligoland revint à son ancien état de port franc. On procéda à la destruction des tunnels, des postes de mitrailleuses et des mûles fortifiés, sous la surveillance d'officiers britanniques. Au bout de trois ans, tout était rasé et Heligoland connut neuf ans de paix. Mais alors Hitler dénonça le traité de Versailles et ordonna la remise en état des fortifications de l'île. Cependant la valeur stratégique d'Heligoland apparaît d'assez mince importance : l'île est trop peu étendue, on s'en rend compte sur la carte, pour être une bonne base aérienne ; elle peut uniquement, dans la guerre actuelle, servir comme ouvrage défensif destiné à protéger les embouchures de l'Elbe et de la Weser, qu'elle commande. Heligoland (Holyland), la terre sainte, est, semble-t-il, destinée à disparaître un jour de la carte. Un atlas de 1652 la représente comme étant cinq fois plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui et possédant plusieurs ports et plusieurs villages ; chaque jour les falaises croulent et reculent un peu devant la mer. Il est curieux de rappeler que c'est à Heligoland que, en 1841, un poète allemand, Fallersleben, composa le *Deutschland über Alles*.



Heligoland se trouve à environ trente milles de la côte allemande, dans la mer du Nord. Bien que fortifiée, elle est pour l'Allemagne d'un mince intérêt stratégique.



Vue du port et de la ville basse où habitaient les pêcheurs. La ville haute était le domaine de la bourgeoisie. Dès 1936, les travaux de fortification avaient atteint une telle ampleur que de nombreux habitants étaient contraints au départ, les constructions militaires empiétant trop largement sur les autres.



UNE VUE D'ENSEMBLE DE L'ÎLE. LE PLAN DONNE LE DETAIL DES CONSTRUCTIONS DE LA ZONE FORTIFIÉE. HITLER A VOULU FAIRE DE HELIGOLAND, LE GIBRALTAR DU TROISIÈME REICH. TOUTE UNE VILLE SOUTERRAINE A ÉTÉ CONSTRUITE POUR PARER À L'ÉTROITESSE DE L'ÎLE.

Pliofilm



PLIOGILET étanche à l'air et à l'eau
29 francs.



L'INDISPENSABLE MILITAIRE

Sacs, serviette, gant, savon, portefeuille, blague à tabac, l'ensemble 29 frs, confectionnés dans la nouvelle matière transparente, pliable, inodore
PLIOFILM EN VENTE PARTOUT

BÉNÉDICTINE



DOM

"La grande liqueur française"

LE

CADEAU QUI PLAÎT
UNE BOUTEILLE DE...

PAS DE
COLIS AUX SOLDATS
SANS
FLACON-POCHE DE

BÉNÉDICTINE

LE RÈGLEMENT SECRET DES CAMPS DE CONCENTRATION ALLEMANDS (Suite de la page 21)

« Nous avons supprimé comme dépourvus d'intérêt tous les règlements analogues à ceux des camps de concentration ordinaires pour ne garder que ce qui était spécialement caractéristique des camps nazis. »

pénètre dans une galerie de prisonniers, le premier de la file doit le signaler à l'attention des autres prisonniers au cri de « Fixe ! »

9° — Locaux disciplinaires

Les locaux du camp sont divisés en trois sections :

A) Dans la section I (section prélibératoire) se trouvent les prisonniers qui, ayant séjourné depuis trois mois dans le camp, ont satisfait aux conditions suivantes :

- n'avoir jamais contrevenu au règlement du camp ;
- n'avoir encouru aucune punition ;
- avoir toujours fait preuve d'ardeur au travail ;
- avoir fait amende honorable à l'égard du national-socialisme et de la collectivité allemande ;
- avoir déclaré par écrit qu'ils étaient enfin libérés de l'influence pernicieuse de l'idéologie marxiste d'un Marx ou d'un Lénine ;
- avoir donné par écrit les noms de leurs anciens subordonnés à moins que ceux-ci ne se trouvent déjà dans le camp de concentration.

Une seule et unique réprimande suffit à prolonger de trois semaines au moins le temps de séjour dans un camp. La condamnation aux arrêts le prolonge de 8 semaines. Le commandant du camp a seul le pouvoir de distribuer les punitions, réprimandes, avertissements, arrêts.

B) Dans la section III seront rassemblés :

- les personnalités politiques et les intellectuels dont l'activité portait au peuple allemand et à l'Etat national-socialiste un préjudice particulièrement grave ;
- des personnalités ayant été condamnées à des peines graves et à l'emprisonnement individuel ;
- des prisonniers de la catégorie « travaux forcés » ;
- des criminels de droit commun ;
- des juifs et d'autres individus ayant fait profession d'agitateurs et de perturbateurs de l'ordre public ;
- d'anciens chefs national-socialistes ayant abusé, à leur bénéfice personnel, de la confiance de leurs supérieurs et ayant agi comme des gueux (*sic*) et des traîtres ;
- des prisonniers ayant affirmé dans les lettres échangées avec l'extérieur qu'ils étaient déterminés à ne pas changer d'opinion.

C) Une permutation de la section III à la section II ne saurait être envisagée que pour des prisonniers qui, après plusieurs mois d'incarcération, ont montré une conduite exemplaire, un bon esprit et une attitude susceptibles de prouver que les méthodes du camp de concentration ont vraiment atteint leur but. Au détenu de faire ses preuves pour obtenir cet élargissement.

10° — Retenue à observer dans le camp

Il est interdit à l'intérieur du camp d'élever la voix, de faire entendre des cris ou des gémissements.

A l'intérieur des baraques et des

locaux disciplinaires, on ne devra emprunter que les issues strictement affectées aux entrées et aux sorties. Quiconque tenterait, de jour ou de nuit, d'escalader une fenêtre, de monter de sa propre initiative sur les toits, de jeter des pierres par-dessus le mur de clôture et, pendant la nuit, — entre l'extinction des feux et la sonnerie du réveil — de quitter les baraques, sera abattu sans avertissement. Quiconque s'aventurera, sans y avoir été autorisé, dans la zone dite neutre, courra le même risque. Tous attroupements sont interdits dans la zone délimitée par le réseau barbelé. Les sentinelles tireront également sans avertissement sur ceux qui n'obéiront pas à cette interdiction. Par ailleurs, les ordres des sentinelles doivent être exécutés immédiatement et sans discussion ; si le besoin s'en fait sentir, ces ordres peuvent être exécutés sous la menace des armes à feu.

12° — Service sanitaire

Les médecins devront donner leurs soins aux malades mais non à ceux qui, sans raison valable, tenteront de se faire porter malade pour être dispensés de corvées et qui seront alors passibles de travaux forcés.

Quiconque sera convaincu de simulation sera condamné à des travaux forcés. Les prisonniers passibles de travaux forcés qui, sans nécessité, feraient appel au médecin, subiront également des peines disciplinaires extrêmement graves.

14° — Correspondance avec l'extérieur

Tout prisonnier pourra recevoir de sa famille deux lettres ou deux cartes postales par mois, et en envoyer autant. La présentation et l'écriture devront être très claires ; toute lettre qui ne répondrait pas à cette exigence sera purement et simplement confisquée. La lettre ne doit contenir que des nouvelles personnelles.

Quiconque se permettrait de faire dans une lettre des considérations relatives à l'Etat national-socialiste, à ses chefs, aux autorités et aux institutions, de vanter les mérites du régime marxiste, des chefs des démocraties et des partisans de la liberté et relaterait des incidents survenus au camp serait considéré comme incorrigible et passible de sanctions disciplinaires.

17° — Alertes

Lorsque la sirène se fait entendre et que retentit une série de détonations, les prisonniers doivent sur-le-champ, et au pas gymnastique, regagner leur chambre dont ils fermeront aussitôt les portes et les fenêtres. Les prisonniers qui n'obéiraient pas à ces dispositions et qui, pendant la durée de l'alerte, quitteraient les locaux qui leur sont assignés seront purement et simplement abattus.

22° — Sédition

Quiconque aura — soit dans les chambres, soit dans les chambrées ou pendant les heures de repas — parlé de politique, tenu des propos séditions, excité les prisonniers à la révolte, propagé des nouvelles vraies ou fausses, fait circuler des photos du camp ; quiconque aura reçu ou transmis en fraude soit par le truche-

ment de prisonniers libérés ou transférés, soit en les cachant ou en les enfouissant dans des vêtements ou dans d'autres objets, ces photographies ou des nouvelles ; quiconque aura jeté des pierres de l'autre côté du mur d'enceinte, grimpé aux arbres, escaladé les toits et communiqué avec l'extérieur au moyen de signaux lumineux ; quiconque aura aidé un détenu à s'évader, fût-ce par des conseils, sera considéré comme ayant pris part à une mutinerie.

23° — Mutinerie

Quiconque aura porté la main sur une sentinelle ou sur un S.S., nargué un prisonnier modèle, dénigré les corvées ou incité ses compagnons à abandonner le travail ; quiconque se sera de sa propre initiative écarté d'une compagnie en déplacement ou d'un chantier de travail pendant une marche ou pendant le travail ; quiconque aura gémé pendant une marche ou pendant le travail, protesté, récriminé et refusé de donner à ses supérieurs les marques de respect auxquelles il est tenu sera considéré comme ayant fait acte de mutinerie.

25° — Attentats contre la sécurité publique

Quiconque chercherait à obtenir par des cadeaux la complaisance d'une sentinelle ; quiconque vanterait en sa présence le marxisme ou l'idéologie socialiste ; quiconque ferait des commentaires désobligeants sur l'Etat national-socialiste et ses chefs ; quiconque donnerait à un visiteur des renseignements secrets sur le camp et ceux qui y sont internés, ferait circuler des lettres, des tracts, des photographies, des chapeaux, des vestons, des étuis à cigarettes susceptibles de servir de cachette ; quiconque recevrait, détruirait, transmettrait les objets sus-mentionnés serait considéré comme ayant perpétré un attentat contre la sûreté de l'Etat.

26° — Incorrigibles

Quiconque se déroberait sans raison valable et sans y être autorisé aux corvées, aux appels du camp, aux appels des chambrées, réclamerait indûment le médecin ou le dentiste, refuserait de se rendre au travail, simulerait la faiblesse, manifesterait sa paresse ou son inertie, mépriseraient les ordres reçus, négligeraient sa mise, écrirait des lettres malsonnantes, frapperait les autres prisonniers ou exercerait un sévère quelconque serait considéré comme un incorrigible.

27° — Tentatives d'évasion

Quiconque abandonnerait de son propre chef, et sans être accompagné par une sentinelle, les baraques, les chambrées et le lieu d'une corvée, quiconque serait transporteur d'articles défendus, ou en aurait confectionné, quiconque revêtirait des vêtements civils serait prévenu de tentative d'évasion.

29° — Pénalités

Les crimes, les délits et les contraventions seront sanctionnés conformément au règlement pénitentiaire et disciplinaire des prisons de droit commun.

Fait à l'inspection du camp de concentration.

travailler, à terminer un livre avant l'arrivée à Cherbourg, et comme toujours quand quelque chose de profond, d'intime se détache de vous et va être livré au public, malgré l'entraînement que j'en pouvais avoir, cela aussi chargeait mon humeur d'un ruis de mélancolie.

Le gros Clausen, avec son ventre et sa bonne bille, m'avait fait une excellente impression. Je lui avais recommandé de me bien soigner. Comprenant qu'il avait affaire à un drôle de type, peut-être un peu maniaque mais sûrement un client généreux, si difficile, il s'était empressé de me faire visiter la cave du bord, où j'avais choisi ma caisse de champagne et indiqué ma marque favorite de whisky. Nous nous étions quittés d'accord sur tous les points et enchantés l'un de l'autre. Mais, ne voilà-t-il pas que dès le lendemain matin et malgré tout ce que j'avais pu lui dire la veille au soir, malgré les explications que j'avais pu lui fournir pour bien lui faire comprendre mon désir de rester seul à table, et nonobstant le pourboire royal que je lui avais donné pour rompre avec cet usage déplorable qui veut que stewards, maîtres d'hôtel, commissaires du bord sont dans l'obligation de présenter les passagers les uns aux autres, d'organiser des tables, des groupes, des jeux en commun et de distraire les gens qui s'ennuient, voilà que malgré tout ce que Clausen savait déjà ou avait pu deviner de mes habitudes — car, enfin, cela faisait partie de son métier que de retenir ce qu'on lui avait dit ou d'avoir du flair — voilà que, ce premier matin, alors que j'étais en train de faire du footing, cet animal de maître d'hôtel m'avait couru après sur le *sun deck* pour venir m'annoncer triomphalement que le commandant m'invitait à sa table !

Ah ! l'imbécile !

J'étais furieux.

— Mais, enfin, c'est insupportable ! m'écriai-je. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous ne pouvez pas le lui dire, au commandant, que je ne veux voir personne ? Je vous l'ai, pourtant, assez répété hier soir ! C'est bien la dernière fois que j'embarque à bord d'un danois. Quelle compagnie ! Et vous vous imaginez que je vais venir comme ça m'installer à la table du commandant parce qu'il lui en prend la fantaisie, à cet homme, et que je vais aller m'embêter avec les officiers ? Dites à votre commandant que je récusé cet honneur, que je suis à son bord pour me reposer et que je demande que l'on me fiche la paix. D'ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre à des bavardages entre la poire et le fromage. Je suis ici pour travailler, c'est compris ?

Clausen me regardait, ahuri. Manifestement, c'était la première fois qu'un passager refusait l'honneur de s'asseoir à la table du commandant.

— D'ailleurs, cont'nuais-je, qui a-t-il à sa table, le commandant ?

— Le colonel de Viscaya, l'attaché militaire de l'Argentine à Paris, avec sa dame et ses demoiselles...

— Comment ! Ces trois pimbèches qui louchent ?

— ...le baron Fuchs, le directeur de la Deutsche Bank, à Buenos-Ayres, et Mme la baronne...

— Ils sont impossibles. Ce sont des cérémonieux. Je connais. J'ai déjà voyagé avec eux.

— ...Arrabal...

— Celui qui a une écurie de courses ou le croupier ?

— Non, Arrabal, le diamantaire. Puis, de Bolivie, S. E. Antonio de Cruz das Cuestas y Silvaes, junior ; M. d'Entrecasteaux, du Paraguay ; sir Cust ; Thompson-Phipps, de Santiago-du-Chili ; Lecumberry, de Montevideo...

— Quoi ! Croco est à bord ? C'est rigolo. Et c'est tout ?

— Nous avons encore le Dr. Duarte, de l'Institut Pasteur de Rio-de-Janeiro ; Sternberg-Miranda, du Trust de l'Electricité ; le comte Matthias, le roi du sucre ; le professeur Lebon. Ces messieurs sont annoncés et montent à bord à Rio.

— Et comme femmes, qui a-t-il comme femmes à sa table, le commandant ?

— Mme de Pathmos ; Guerrero-Guerrera, la grande cantatrice portugaise ; miss...

— Ah ! Béatrix sera à bord, elle aussi ? Cela me fera plaisir de la voir, elle est bonne fille. Dites-lui que je lui présenterai mes hommages dès qu'elle sera là. Mais vous direz au commandant que je suis très flatté qu'il ait pensé à moi, que je suis même très sensible au grand honneur qu'il voulait me faire, mais que je ne puis pas, que je ne puis absolument pas accepter son invitation. Inventez n'importe quoi pour m'excuser. Dites-lui que je...

— Oh ! vous ne pouvez pas faire cela, monsieur Cendrars !

— Ah !... je ne puis pas faire cela... Et pourquoi donc, mon ami ?

— Mais, cela ne se fait pas ! Notre commandant est un homme charmant. Il sera horriblement vexé.

— Ecoutez, Clausen. Je ne tiens pas à vexer le commandant de l'Eric-Juel, que je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer, mais...

— Mais, lui, il vous a vu, monsieur Cendrars ! Le commandant Jensen vous a vu monter à bord, et c'est pourquoi il m'a chargé de vous dire...

— Bon. Voilà donc ce que je vais faire pour avoir la paix et pouvoir travailler tranquillement. Je vais m'enfermer dans ma cabine et me faire porter malade. Vous pouvez, Clausen, disposer de ma table dans la salle à manger. Le garçon me montera un plateau une demi-heure avant l'heure des repas. Je ne change rien à mon menu, mais que le garçon soit exact.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. C'est comme ça. Dites à Mlle Guerrero-Guerrera que je lui téléphonerai dès qu'elle sera à bord, tantôt. Quant à Croco, je rencontrerai ce farceur un de ces soirs, au bar. Au revoir, mon ami.

Clausen s'inclina, fit trois pas pour s'en aller, revint sur ses pas, s'inclina encore une fois, l'air gêné.

— ...Monsieur Cendrars !...

— Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas ?

— Monsieur Cendrars... tenez... voici le commandant Jensen... oui... le grand blond... là, en short... qui fait l'exercice... Puis-je me permettre ?... Voulez-vous avoir l'obligeance de lui expliquer vous-même le pourquoi de votre refus ?... Merci, monsieur... Je suis sûr que le commandant ne voudra rien entendre, quoi que vous disiez, et que je mettrai bel et bien votre couvert à sa table... Bonjour, monsieur !...

— ...le baron Fuchs, le directeur de la Deutsche Bank, à Buenos-Ayres, et Mme la baronne... — Ils sont impossibles. Ce sont des cérémonieux. Je connais. J'ai déjà voyagé avec eux. — ...Arrabal...

(Suite page 42.)

UNE NOUVELLE FORMULE EN OPTIQUE

LE ROY

LE PRIX FORFAITAIRE LEROY

POUR FAIRE APPRÉCIER LA QUALITÉ DE SES VERRES ET LE CHIC DE SES LUNETTES, LE MAÎTRE OPTICIEN LEROY INAUGURE UN SERVICE DE VENTE SPÉCIALE A FORFAIT

50 FRANCS

(53 fr. pour expédition en province), le "PREMIER OPTICIEN DE PARIS" s'engage à vous offrir

1^o UNE MONTURE
(3 élégants modèles au choix)

2^o DEUX VERRES EXTRA-BLANCS, vision près ou loin, conformes à toutes ordonnances. Aucun supplément pour verres spéciaux.

3^o UN BEL ÉTUI EN CUIR

et, comme toujours, examen gratuit de la vue par 10 Médecins-Oculistes

LERROY 30, RUE VIVIENNE ET 11 SUCCURSALES

„ELLE RIT quand je parlai de Margarine..

-maintenant elle s'en sert aussi!"

— dit Mademoiselle Bergue
33, rue des Batignolles — Paris-17^e

« Que ce rôti est délicieux et ces pommes sautées croustillantes, me complimentèrent mes amis les Bonjean à mon diner d'anniversaire, il y a un mois. « Grand merci, leur dis-je. Mais vos compliments devraient plutôt s'adresser à la margarine Astra qu'à moi : c'est elle qui a donné à ce rôti sa saveur, à ces pommes de terre leur légèreté. » — Ils se mirent à rire. « Margarine?? Margarine!! quelle plaisanterie... une raffinée comme vous ne se sert sûrement pas d'un tel produit... et puis ça se sentirait bien... ça collerait au palais... Margarine? Ah... ah... ah! » Il me fallut leur montrer mon paquet entamé pour les convaincre que mes plats (si savoureux qu'ils n'en laissèrent pas une miette) avaient réellement été cuisinés à la margarine Astra. C'est un aliment sain et naturel,



leur dis-je, toujours frais puisque vendu exclusivement en pains datés. La margarine Astra, margarine moderne, exclusivement composée d'huiles naturelles extra-pures, est l'aliment moderne des ménagères modernes. — « Et c'est économique évidemment, dit Germaine. Il faudra que j'essaye tout de même ».

Germaine fut ravie de son essai, au point que maintenant elle fait toute sa cuisine — potages, sauces, sautés, rôtis, légumes, entremets, pâtisserie — à la margarine Astra. N'ayez pas de préjugé vous non plus : essayez la margarine Astra dès aujourd'hui !

A la caserne



Ils sont nombreux, grippés et enrhumés, à se présenter à la visite.



Un jeune soldat se rit des refroidissements. Il a son secret.



Grâce aux Pastilles Wybert, il n'est jamais enrhumé et échappe aux méfaits du froid.



Et tous ceux qui l'imitent s'en trouvent aussi bien que lui.

WYBERT

la délicieuse petite pastille en losange ne fatigue pas l'estomac. Car elle est composée uniquement de produits naturels, sans toxiques ni stupéfiants.

Toutes pharmacies

Fr. 3,30, la boîte de poche.
Fr. 6,10, la boîte familiale.

La Pastille WYBERT plaît à tous. Elle est agréable et efficace. N'oubliez pas d'en envoyer.

Etablissements GABA
de Saint-Louis (Ht-Rhin).

Actuellement à :

Saint-Fourçain-sur-Sioule (Allier).



LA CROISIÈRE EN BLEU (Suite de la page 41)

Et Clausen avait disparu en se laissant glisser par une échelle.

Un passait entre les îles et la terre ferme. Le Corcovado, la Gavéa se distinguaient dans la cohue des montagnes qui entourent Rio-de-Janeiro et l'accore du Pain-de-Sucre, qui marque l'entrée du Guanabará, la plus belle baie du monde, se rapprochait, grandissait visiblement. Dans une heure ou deux, on allait être à quai.

Sur le pont, au soleil, un grand homme blond, le torse nu, admirablement découplé, faisait de l'exercice au pied de la deuxième des cheminées courges du paquebot. Il tenait un bâton, les mains tendues vers le plancher, et sautait sur place, les pieds joints, en avant et en arrière, par-dessus son bâton. C'était un difficile exercice d'assouplissement que cet homme, qui était beaucoup plus âgé qu'il ne paraissait, exécutait avec brio.

— Le commandant Jensen ?... Excusez-moi de vous déranger dans vos exercices. Vous êtes extraordinaire ! lui dis-je. Je suis Blaise Cendrars...

— Oh ! comment allez-vous ? Très heureux de vous avoir à bord, monsieur Cendrars. C'est un grand honneur...

— Tout l'honneur est pour moi, commandant. Mais justement je voulais vous demander : pourquoi m'invitez-vous à votre table ?

A ces mots le commandant Jensen éclata joyeusement de rire.

Mais je continuai, imperturbable : — Je vous assure que je parle sérieusement. Je ne sais à quel titre je figurerais à votre table, commandant. Je ne suis chargé d'aucune mission, ni officielle, ni officieuse. Je rentre d'un voyage à l'intérieur du Brésil. Je suis à bord comme n'importe quel autre passager, à titre absolument privé. J'ai payé ma place. J'ai droit à ce que l'on me laisse tranquille. D'ailleurs, je dois travailler. J'ai un livre à terminer.

— Ah ! vous écrivez ?
— Oui.
— Quoi ?
— Des histoires.
— Quel genre d'histoire, des romans ?

— Non, des histoires vraies.
— Je vous demande pardon, mais je n'ai jamais rien lu de vous. Vous savez, nous autres, les marins, si nous lisons beaucoup, nous sommes toujours en retard sur les nouveautés qui paraissent. C'est notre vie errante qui veut ça. Mais, puis-je vous demander pourquoi monsieur l'écrivain ne veut pas venir s'asseoir à la table du commandant ?

— A cause des officiels qui y sont.

— Que leur reprochez-vous ?
— Ils m'ennuient.
— J'aime votre franchise, monsieur Cendrars, me dit le commandant en éclatant encore une fois de rire.

Puis il ajouta, l'œil malicieux :

— Permettez-moi d'être tout aussi franc avec vous. Je vais vous faire un aveu. Songez que je suis comme vous. Les officiels m'ennuient. Mais, depuis vingt-cinq ans que j'ai un commandement sur la ligne de l'Amérique du Sud, je suis tenu de les recevoir à ma table. C'est vous dire que je ne me suis guère amusé sur cette ligne et que le monde se fait une drôle d'idée de l'indépendance du commandant d'un navire que l'on s'imagine être, après Dieu, maître à bord. Moi aussi je le croyais quand j'étais un jeune capitaine au long cours qui débutait. Mais un marin appartient corps et âme à la compagnie qui l'emploie. Il doit servir. C'est son devoir. Et ce devoir en fait, neuf fois sur dix, un hôtelier. Souvent, j'ai l'impression d'être une espèce de chef de gare. Je pars à l'heure, j'arrive à l'heure. Depuis vingt-cinq ans je mène mon bateau dans les mêmes ports et depuis vingt-cinq ans ce sont toujours les mêmes personnes qui montent à bord dans ces ports. Et je me trouve non seulement dans l'obligation de voyager avec, mais encore de leur parler, de les écouter, de les entretenir, de les distraire, d'organiser des fêtes pour elles, de me mêler à leurs réjouissances, d'enregistrer leurs plaintes, et quelles que soient les conditions du service. Un chef de gare, ai-je dit ? Mais un chef de gare n'a que la responsabilité horaire du trafic. Il n'est pas obligé de monter à bord des trains et d'amuser les passagers de la compagnie ni de les recevoir dans sa maison. Il peut rentrer chez lui, lire, bouquiner. Il a sa vie intime qui est justement la seule chose que le commandant d'un navire ne peut pas défendre à son bord : son chez soi.

» Et maintenant que je vous ai avoué mon ennui, vous ne voulez toujours pas me faire l'amitié de venir à ma table, monsieur Cendrars ? On pourra bavarder. Vous m'êtes infiniment sympathique...

— C'est du chantage sentimental, commandant ! Mais, du moment que vous me prenez de cette façon-là, j'aurais mauvaise grâce à ne pas me rendre. Moi aussi, je vous trouve bien sympathique, mais j'avoue que vous me surprenez. Dites-moi, pourquoi m'avez-vous choisi pour vous distraire puisque vous ne me connaissez pas ?

(A suivre.)

World Copyright 1940
by BLAISE CENDRARS and Match.

PARAIT TOUS LES JEUDIS **MATCH** NOUVELLE SERIE N° 80
25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) — Tél. Turbigo 52-00 et 96-80
TARIFS D'ABONNEMENTS

	6 MOIS	UN AN
FRANCE ET COLONIES, PRINCIPAUTE DE MONACO.....	50 »	95 »
ETRANGER (selon le tarif « imprimés » applicable) :		
Pays à plein tarif.....	110 »	210 »
Pays à demi-tarif.....	83 »	158 »

ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX. — Dans certains pays étrangers on peut souscrire, dans les bureaux de poste du pays intéressé seulement, des abonnements-poste internationaux à des prix inférieurs à ceux des abonnements étrangers. Se renseigner à la poste du pays.
CHANGEMENT D'ADRESSE. — Toute demande doit nous parvenir huit jours à l'avance, accompagnée d'une bande d'abonnement et de la somme de 1 fr. 50.
REGLEMENTS. — Le montant de chaque commande doit être joint à la demande. Aucun envoi ne sera fait contre remboursement.

Chèque postal : 2188-23 PARIS - R. C. Seine : 251-795 B



L'avenir est à la Radio

JEUNES GENS

faites votre service militaire dans la radio. Vous n'en retirerez que des avantages

et voici les débouchés auxquels vous pourrez accéder plus tard :

Ingénieur, Sous-Ingénieur, Vérificateur, Officier-radio de la Marine marchande, de l'Aviation civile, Opérateurs de ministères, etc.

Demandez le « guide » gratuit à

l'École Centrale de T. S. F.

12, rue de la Lune, PARIS

(Pépinière des Radios français)

NOUVELLE SESSION :
9 janvier 1940 — Cours le jour, le soir ou par correspondance.

LES MOTS CROISES DE MATCH

HORIZONTALEMENT

1. Police qui assure contre la vie. — 2. Dauphin nordique. — 3. L'Orient intéressait déjà cet Allemand. Dans la main d'un maréchal. — 4. On ne peut dire qu'il est sans bornes. — 5. Prouve que l'amour n'est pas toujours enfant de Bohême. En veine. — 6. Massif. — 7. Se rapporte à un personnage par qui une capitale fut chaleureusement traitée. — 8. Qu'on a dû supporter.

VERTICALEMENT

1. Qualifie une famille avec laquelle nous refusons de nous lier. — II. Ce que sont également la taille et les plaisanteries de Goering. — III. Soignent aussi bien l'Américaine que la Hollandaise. — IV. Peu usité par nos alliés. Alma Léandre. — V. Était longue dans l'antiquité. Aucun Anglais. — VI. Fut illuminé sur la route d'une ville de Syrie. Infirme. — VII. Voit parfois l'abandon d'effets religieux. Dans la Seine. — VIII. Refusons.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3								
4								
5								
6								
7								
8								

Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT. — 1. Naturels. — 2. Académie. — 3. Capitons. — 4. Elan. Ida. — 5. Léger. Em. — 6. Lpc. Ogre. — 7. Ch. Am. — 8. Sergents.

VERTICALEMENT. — 1. Nacelles. — 2. Aca-léphe. — 3. Tapage. — 4. Udine. Agr. — 5. Ret. Rome. — 6. Emot. Gin. — 7. Linder. — 8. Sesamées.

CHERRY-ROCHER

GRANDE LIQUEUR

*fraîche au palais
et chaude au cœur*



BIEN EXIGER "UN ROCHER"

*j'ai
retrouvé
mon
appétit*



C'est en restituant sa vitalité, son activité au système digestif fatigué par l'anémie, le sédentarisme, la constipation, les repas irréguliers ou hâtifs que vous retrouverez l'appétit.

Faites une cure de Tisane des Chartreux de Durbon, remède naturel à base de plantes vivaces des Alpes, tout préparé, facile et agréable à prendre (une cuillerée à café chaque matin, pure ou dans un peu d'eau).

Cet incomparable régénérateur des sécrétions gastro-intestinales, ce rééducateur sans pareil de la motricité de l'appareil digestif, vous rendra, avec le fonctionnement normal de tous vos organes, des digestions heureuses, l'appétit et la bonne humeur.

TISANE des CHARTREUX de DURBON

Brochure et attestations sur demande aux LABORATOIRES J. BERTHIER, Grenoble

Tisane, le flacon... 17 »
Baume, le pot... 10,40 »
Pilules, l'étui... 10 »
Dans les Pharmacies.

UN FILON
pour
LE FRONT

ENVOYEZ-LUI UN

Equator

CHAUFFERETTE DE POCHE

INUSABLE - SANS FLAMME NI DANGER

UN PEU D'ESSENCE SUFFIT POUR OBTENIR
DE LONGUES HEURES DE BONNE CHALEUR

- ★ POUR ENVOYER A VOS SOLDATS, A VOS MARINS, A VOS AVIATEURS ;
- ★ POUR EMPORTER DANS UN ABRI ;
- ★ POUR VOUS RECHAUFFER DANS UN APARTEMENT MAL CHAUFFE OU SI VOUS TRAVAILLEZ PAR TEMPS FROID DEHORS.

S.E.P.M. 14, RUE BRUNEL, PARIS (17^e). PRIÈRE M'ENVOYER UN PROSPECTUS GRAT. ET UNE CHAUFFERETTE EQUATOR AU PRIX DE 40 Fr. FRANCO DOMICILE. CI-JOINT UN CHEQUE OU VIREMENT A VOTRE COMPTE CH. POSTAUX PARIS 898-11.



D'ICI PAQUES vous pourrez parler
ANGLAIS - ALLEMAND
ou toute autre langue

AUJOURD'HUI PLUS QUE JAMAIS, IL FAUT POSSEDER
AU MOINS UNE LANGUE ETRANGERE

Autrefois c'était une fantaisie, maintenant c'est devenu une nécessité. En ces heures mémorables, savoir parler anglais est un devoir et aussi l'intérêt de chacun de nous. Quelle supériorité de s'exprimer librement dans cette langue presque universelle ! Profitez donc de vos loisirs forcés, apprenez chez vous la langue de votre choix, par une méthode amusante et facile, bon marché aussi : la méthode LINGUAPHONE.

Pour y croire, il faut l'entendre.

Il faut vraiment l'avoir entendue pour se rendre compte de toute son efficacité. De tous côtés, on nous écrit pour nous féliciter de la perfection de cette méthode et de ses résultats remarquables et si rapides.

Tout en restant chez vous.

vous pouvez apprendre n'importe quelle langue. Cela très vite, en quelques mois, et vous êtes sûr de la parler correctement, avec le bon accent.

Un essai gratuit de huit jours chez vous.

Pendant huit jours, vous pouvez mettre Linguaphone à l'épreuve en l'écoutant chez vous. Il vous suffit pour cela d'écrire à l'Institut Linguaphone, 12, rue Lincoln, à Paris. Vous recevrez notre brochure illustrée qui vous renseignera en détail sur la méthode Linguaphone et sur l'offre d'essai.

Une invitation.

Faites mieux... venez sur place écouter l'un de nos cours dans la langue que vous voudrez, ou envoyez quelqu'un se renseigner pour vous. C'est une véritable première leçon.

INSTITUT LINGUAPHONE 12, r. Lincoln, PARIS-8^e

Veillez me faire parvenir sans engagement pour moi votre brochure contenant tous renseignements sur le Linguaphone et sur votre offre d'essai. Joindre 2 frs en timbres pour frais de poste.

NOM

Langue choisie.....

ADRESSE.....

RE 5





Pour être
bien sûr
d'avoir une lame
PARFAITE,
demandez la



EN BOITE

ROUGE

**VENDUE
AVEC GARANTIE DE
REMBOURSEMENT**

220

a. Bullock